

**AZNAVOUR**

L'infatigable chanteur de 87 ans revient faire un tour de piste

Page E 3

**KÄFIG**

Le hip-hop contemporain prend les couleurs du Brésil

Page E 5

CULTURE

Quand l'amitié fait fureur

Porté par un duo contrasté — François Cluzet en riche handicapé et Omar Sy en assistant tout juste sorti de prison —, *Intouchables* d'Olivier Nakache et Éric Toledano a été une vague déferlante et triomphale sur une France emportée. Il gagne nos écrans vendredi.

ODILE TREMBLAY

Retour à Paris, en janvier dernier: Olivier Nakache, coréalisateur avec Éric Toledano de cet *Intouchables* emballé comme un cheval fou, se pinçait encore pour y croire. Même que le cinéaste se retapait le film sans cesse en salle, histoire d'écouter les gens rire ou s'émouvoir. «*Devant certaines scènes, je me dis: "Il y a eu la grâce, le regard et la lumière."*» Il affichait le sourire d'un grand gagnant de la loto.

Sorti dans les salles hexagonales le 2 novembre dernier, *Intouchables* a engrangé près de 20 millions d'entrées en France, record de popularité pour un film national après *Bienvenue chez les Ch'tis*. «*Déjà, avant la sortie du film, on sentait le vent*, dit Nakache. *Nos techniciens étaient épatés, les acheteurs étrangers, les exploitants de salles, les journalistes aussi. On rêvait d'attirer deux millions de spectateurs...*» Ils ont récolté dix fois plus.

Engouement si massif que plusieurs spectateurs, à Paris comme en province, retournaient voir le film quatre ou cinq fois. Il fut vendu partout, affichant d'autres sommets de popularité en Allemagne. Stupéur et tremblements! La formule du tandem boiteux constitue pourtant un cliché de comédie. Pourquoi celui-ci a-t-il cartonné davantage qu'un autre? Parce que...

«*Intouchables a fait du bien aux gens*, avance Omar Sy. *Il leur a donné l'occasion de respirer, de reprendre confiance en eux, au moment où l'atmosphère en France était au plus bas: récession, cynisme.*»

Son partenaire François Cluzet s'est également creusé la tête: «*Un très bon scénario, oui. Une excellente chimie entre Omar Sy et moi, soit. Et puis, le film, en faisant rire finement, va-*

lorise le public et lui apporte un supplément d'âme. Mais ce succès nous dépasse tous, et c'est tant mieux.»

Au départ, il y a l'aventure véridique d'un aristocrate riche et cultivé, Philippe Pozzo di Borgo, devenu tétraplégique à la suite d'un accident de parapente. Il avait embauché sur un coup de tête, comme aide, Abdel, issu d'une banlieue à problèmes, d'origine algérienne, à peine sorti de prison, un dur de la zone. Contre toute attente, ces deux êtres, l'un handicapé physique, l'autre paria social, allaient devenir un duo d'enfer et

«**En faisant
rire finement,
le film valorise
le public et
lui apporte
un supplément
d'âme**»

se nourrir réciproquement. Le documentaire *À la vie, à la mort* racontait cette aventure, qui a frappé les cinéastes. Plus tard, Philippe Pozzo di Borgo devait en coucher le récit dans un livre, *Le second souffle*.

Les deux cinéastes sont allés le voir à Essaouira, au Maroc, où il vit avec sa nouvelle épouse, alors qu'Abdel est retourné en Algérie. «*Philippe avait eu trois ou quatre propositions d'adaptation qu'il jugeait trop sombres*, explique Olivier Nakache. *Il a accepté de nous faire confiance, à condition que le film soit une comédie et qu'on rigole de tout ça.*» Tope là!

Du coup, Abdel le Maghrébin est devenu Noir et s'appelle Driss à l'écran.

En gros, *Intouchables* s'appuie sur cette relation véridique: deux hommes issus de cultures opposées qui découvrent à travers l'autre la force de se dépasser, au milieu de péripéties émouvantes et de gags. «*Mais Philippe et Abdel sont restés ensemble dix ans*, explique Nakache, *et on a écourté la durée de leur relation pour des raisons dramatiques. Driss demeure chaud lapin avec les femmes, mais en mode plus doux qu'Abdel. Il n'est pas devenu peintre et Philippe n'a pas épousé la femme*

VOIR PAGE E 9: AMITIÉ



ALLIANCE

Les deux acteurs principaux d'*Intouchables*, Omar Sy et François Cluzet. Sorti le 2 novembre dans les salles hexagonales, le film a déjà engrangé près de 20 millions d'entrées.



LE GRAND CARNAVAL DE FEININGER

NOCTURNES LES MERCREDIS (À MOITIÉ PRIX) JUSQU'À 21H | MBAM.QC.CA/FEININGER



Cette exposition est organisée par le Whitney Museum of American Art, New York, en collaboration avec le Musée des beaux-arts de Montréal, et avec le soutien de la Terra Foundation for American Art et de l'Association des bénévoles du Musée.
Lyonel Feininger (1871-1956), *Carnaval* (détail), 1908, Berlin, Nationalgalerie, Staatliche Museen, © The Lyonel Feininger Family LLC / SODRAC (2012), Photo bpk, Berlin / Jürg P. Anders / Art Resource, NY

CULTURE

Coulé deux fois

Maintenant, on le sait, allez, qu'aucun navire, fût-il le plus gros du monde, n'est insubmersible. On n'ignore même plus que la planète s'éperonne sur les icebergs de sa propre négligence. Cent ans après le



ODILE TREMBLAY

grand naufrage, la terre a tourné trois fois sur son socle, et nos illusions aussi.

Evanouie pour nous, la candeur de ceux qui montaient à bord du *Titanic* à Southampton le 10 avril 1912, en se sentant les rois du monde. Nous voici rendus ailleurs. Excusez du peu!

Mais la mémoire collective n'a pas oublié la présomption de ce grand vaisseau, qui prétendait défier les hommes, les dieux, les éléments, avant de piquer du nez dans la mer glacée après quatre jours de navigation, tuant 1514 personnes, changeant la vie des autres.

Cette tragédie maritime semble se répéter sans fin: «*Ne vous pêtez plus les bretelles! Sait-on jamais où le flot nous mène...*» Elle nous parle aussi du courage et de la lâcheté à l'heure des catastrophes, quand le fond des âmes se révèle malgré elles, traçant une ligne invisible entre les pleutres et les héros.

Et bien présomptueux qui s'imaginent dans quel camp il aurait atterri; gros magnat poussant à l'eau des femmes et des enfants pour monter dans un canot ou élégants musiciens de l'orchestre jouant *Plus près de toi mon Dieu* jusqu'au saut dans l'abîme. Ça se découvre à l'usage, de toute évidence!



20TH CENTURY FOX-PARAMOUNT PICTURES

Avant la sortie du *Titanic* de James Cameron en 1997, son budget monstre, ses interminables délais de tournage... faisaient planer la rumeur d'un film-naufrage. Erreur! Quelque 1,8 milliard de dollars en recettes, 11 Oscar, longtemps plus grand succès cinématographique jamais observé.

En janvier dernier, le naufrage du *Costa Concordia* près de l'île italienne de Gilio semblait faire écho à la tragédie du siècle précédent, avec sa grosse carcasse échouée comme une baleine, ses morts et sa folie. Mais son capitaine s'était débiné, à l'encontre de celui du *Titanic*. Où va le monde si les capitaines fuient leurs navires en détresse? s'interrogeaient les uns et les autres. À croire qu'on évalue les changements des mœurs à l'aune de ces désastres-là. L'aventure du *Costa Concordia* sera adaptée au cinéma, c'est sûr. Reste à découvrir quels enseignements l'humanité pourra bien en tirer...

Chose certaine, des films sur le *Titanic*, il y en eut tellement qu'on a tous l'impression d'avoir

sauté un jour du géant des mers. La télé repasse parfois le *Titanic* de 1953 réalisé par Jean Negulesco avec Barbara Stanwyck, Clifton Webb, Robert Wagner, aussi *A Night to Remember* de Roy Ward Baker (1958) donnant la vedette à Kenneth More, Ronald Allen et Robert Ayres, sans élément de fiction ajouté. Tant d'autres aussi.

O.K., on connaît la fin, mais juste pour regarder sombrer le grand navire, pour voir le capitaine s'isoler vers sa mort, les musiciens jouer d'héroïsme et les passagers réagir, on éprouve ces mêmes crampes-là d'horreur, d'admiration et de compassion d'un film à l'autre, même devant les plus nuls.

Avant la sortie du *Titanic* de James Cameron en 1997, son

budget monstre (plus de 200 millions), sa reconstitution maniaque du chic paquebot, ses interminables délais de tournage faisaient planer la rumeur d'un film-naufrage. Il allait durer trois heures et quart, pensez donc. Qui accepterait de se taper un pavé pareil? Erreur! Quelque 1,8 milliard de dollars en recettes à travers le monde, onze Oscar, longtemps plus grand succès cinématographique jamais observé. «*Redonner vie à ce bateau a été pour moi une plus grande satisfaction que de le faire couler à nouveau*», disait Cameron.

Tenter le diable...

Pas certain pour autant que la version 3D de son *Titanic* lancé 15 ans plus tard, au cente-

naire du naufrage, connaîtra le vrai succès. Après tout, c'est le même film. Pas une scène supplémentaire, sauf une voûte étoilée plus conforme à celle de la position des étoiles au moment de l'impact.

Au lancement mercredi dernier, à la toute première séance du midi, je me suis pointée en salle, parmi une dizaine de spectateurs. Maigrelette assistance. Peut-être les fans attendaient-ils le soir pour voir la version relief de ce classique-là? Peut-être les plus jeunes ont-ils peu d'intérêt pour un film d'un autre âge? Sans doute une même œuvre ne peut-elle pas casser la baraque deux fois. Faut pas tenter le diable, comme les constructeurs du *Titanic*.

Il est vrai que *My Heart Will Go On* chanté par Céline nous tape sur les nerfs, que l'histoire d'amour servie par Kate Winslet et Leonardo DiCaprio est tirée par les cheveux, que la belle héroïne dans sa petite robe sous la nuit glaciale n'a pas trop l'air de geler. N'empêche! Le film, avec ses décors fabuleux recréés à l'identique, était porté par un souffle épique qui opère encore. Mais moins qu'hier, que voulez-vous? Quinze ans ont coulé sur la superproduction de Cameron. Les histoires d'amour sont plus déjantées aujourd'hui qu'en 1997, faut croire.

Il n'a pourtant pas ménagé sa peine, le cinéaste d'origine canadienne: 18 millions pour ajouter le relief, 60 semaines de travail, 300 techniciens à la barre. Tout ce beau monde dut transférer les plans sur support numérique, recomposer et sculpter ces images en trois dimensions. Sans effet de jaillissement, du subtil.

Ce sont surtout les objets, les machines, les turbines, une poupée dans le sable, les blocs de glace, le naufrage lui-même qui profitent de cette troisième dimension, un peu aussi le langage des mains. Pas grand-chose, en somme. *Titanic* reposait sur sa fable; alors, porter des lunettes spéciales qui donnent la migraine, pourquoi donc? Il y a des limites au 3D. A trop tenir le spectateur par la main pour l'immerger dans un naufrage en relief, l'imagination souveraine s'engourdit. Mieux vaut laisser parfois l'esprit travailler du bonnet. Mieux vaut abandonner un triomphe à son propre sillage. Mieux vaut laisser les cinéastes du futur couler à leur manière à eux le *Titanic*!

otremblay@ledevoir.com

USINE C

7^e édition
**FESTIVAL
TEMPS D'IMAGES**
19 → 27 AVRIL 2012

* JAPON
HIROAKI UMEDA

* MONTRÉAL
**MARTIN TETREAU
PURFORM
MARTIN MESSIER
CAROLINE LAURIN-BEAUCAGE**

* BELGIQUE
**MICHÈLE ANNE DE MEY
JACO VAN DORMAEL**

**SPECTACLES * PERFORMANCES * INSTALLATIONS *
PROJECTIONS * ATELIERS * RENCONTRES * CHANTIERS**

USINE-C.COM / BILLETTERIE 514.521.4493

UBISOFT

LA LICORNE
PRÉSENTE

production **LA MANUFACTURE**

ISABELLE BLAIS **PIERRE-LUC BRILLANT**

MIDSUMMER
une pièce et neuf chansons

TEXTE DAVID GREIG ET GORDON MCINTYRE TRADUCTION OLIVIER CHOINIERÉ
MISE EN SCÈNE PHILIPPE LAMBERT

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE JEAN GAUDREAU
COSTUMES ET ACCESSOIRES JOSÉE BERGERON-PROULX
ÉCLAIRAGES ANDRÉ RHOUX
ARRANGEMENTS MUSICAUX PIERRE-LUC BRILLANT

**DU 5 MARS AU
13 AVRIL
2012**

**SUPPLÉMENTAIRE
14 AVRIL À 16H**

**NOUVELLE SÉRIE DE
SUPPLÉMENTAIRES**
Mercredi 18 avril à 19h
Jeudi 19 avril à 19h
Vendredi 20 avril à 20h

Un spectacle de redoux qui annonce le printemps, et qui veut simplement réchauffer nos âmes givrées.
Luc Boulanger, La Presse

Une histoire d'amour intelligente, drôle et près du cœur, sans fioritures hollywoodiennes (...)
David Lefebvre, Montheatre.qc.ca

Midsummer est inattendu, rafraîchissant et follement drôle.
Marie-Claire Girard, nomag.ca

Isabelle Blais et Pierre-Luc Brillant sont tout à fait naturels, à l'aise, d'une belle complicité aux guitares et aux voix.
Francine Grimaldi, Samedi et rien d'autre

4559 Papineau, Montréal / theatrelalcorne.com / billetterie : 514 523.2246

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

Télé-Québec

LE DEVOIR

**THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER**

SAISON 11-12

**SALLE
FRED-BARRY**

**Variations et
résonances**
www.denise-pelletier.qc.ca

Bigger than Jesus (version française)
Du 12 au 21 avril 2012

Conception et texte : **Rick Miller** et **Daniel Brooks** | Traduction : **Rick Miller** et **Marie Gignac**
Mise en scène : **Daniel Brooks** | Avec **Rick Miller**

Une production de **WYRD Productions**
et **Necessary Angel** présentée par le **Théâtre Denise-Pelletier**

Billetterie 514 253-8974

1-855-790-1245
ADMISSION.COM

**Extraordinaire... Fabuleux... Étonnant.
Je recommande le spectacle aux gens de tous âges.
À voir absolument.**

Georges Nicholson, *Je l'ai vu à la radio*, RC, juin 2010

Photo : Craig Francis

CULTURE



PIERRE VERDY AGENCE FRANCE-PRESSE

Tout a commencé dans ce Faisan doré, mythique boîte de nuit montréalaise où Aznavour et son partenaire Pierre Roche, à peine débarqués de New York, furent entraînés par un Jacques Normand à qui on ne disait pas plus non qu'au patron Cotroni.

SPECTACLES

Aznavour: du Faisan doré à la Maison symphonique

Il y a l'homme à l'illustrissime et planétaire carrière, et il y a notre Charles. Entre l'ancien compère de Pierre Roche et le Québec, on en est aux noces de diamant. En cadeau, une toute nouvelle salle.

SYLVAIN CORMIER

Le revoilà. Cette fois-ci à la Maison symphonique, les 10, 11, 13 et 14 avril. Charles Aznavour chantera *La bohème*, *Hier encore* et toutes les belles d'un temps que les moins de vingt ans n'ont plus de raisons de ne pas connaître à l'ère d'iTunes, dans une salle qui sent le bois neuf. Une de plus. La Place des Arts lui appartenait déjà, Wilfrid est un vieux copain, la grande salle de répétition au sous-sol, une habituée des points de presse impromptus. Il l'aura bien arpenté, le quadrilatère qu'on appelle aujourd'hui le Quartier des spectacles, bordé à l'est par les ruines modernes du Red Light. Son Red Light. Son Faisan doré. La mythique boîte de nuit est là pour qui sait la voir au-delà de ses ravalements successifs, au 2^e étage du 1417, boulevard Saint-Laurent, quelques pas au nord de la Catherine.

Peut-être n'est-il pas inutile

nade Saint-Jean d'Acres, grand stationnement de La Rochelle aménagé pour les FrancoFolies. Assis en robe de chambre au milieu du petit attroupement de journalistes, le «*p'tit bonhomme, mais grand monsieur*» (dit une vendeuse de sandwiches!) avait son aversion pour «*les plein air*». En une petite phrase, Aznavour avait tout dit: «*Moi, j'aime bien qu'il y ait un toit.*» A ma première question, il avait repéré le Québécois et ouvert illico le tiroir Faisan doré, rappelant les «*40 semaines d'engagement*» avec Pierre Roche, mais alignant aussi de parfaits inconnus au bataillon français: «*J'ai fait les 400 coups avec Normand, Baulu, Berval, et le p'tit Gignac...*» Qui ne fumait pas encore la pipe à 14 ans, de préciser Aznavour amusé, dans l'ahurissement général, à mon seul profit.

Ce n'était pas seulement pour me donner de la bonne copie. Son regard brillait. L'année d'après, venu présenter à l'ami

envers le Québec se traduit dans les actes autant que dans la fréquentation.

Proximité

De visite en visite, les collègues peuvent en témoigner, on est tous devenus plus ou moins familiers. Philippe Rezzonico, fan fini, a même été reçu chez lui, véritable privilège. Aznavour aime bien le ton copain copain, surtout à la troisième ou quatrième rencontre. Une fois, avec le photographe Jacques Grenier, vétéran du *Devoir*, on avait passé la moitié de l'entrevue à se raconter des histoires d'accidents au volant évités de justesse. «*On est en pays de connaissance, avait-il rigolé. Un peu plus et on se faisait une entrevue d'emplâtres.*» Sans surprise, c'est avec Monique Giroux qu'il arrive à oublier le plus complètement qu'il est Aznavour: «*Lors d'un de ses passages, au moment de la comédie musicale J'me voyais déjà, il m'a invitée à déjeuner à son hôtel, et on a fini ça après avoir non seulement déjeuné, mais dîné ailleurs en ville. La beauté de l'affaire, c'est*

que ni lui ni moi n'avions de travail à faire. Pas d'agenda, pas d'entrevue, juste le plaisir d'être ensemble. Dans ces moments-là, je me sens vraiment privilégiée.»

Cette proximité s'entend dans l'émission de dimanche. Aznavour, à quelques semaines de ses 88 ans, y aborde la question... de la fin. Un extrait: «*Mon rapport avec le public est un rapport familial. Je suis en scène et je leur dis tout. Je ne prépare pas ce que je vais dire. Je crois que c'est ce qu'ils aiment aussi. Je suis comme eux. Mais en ce moment, mon problème, il n'est pas là. Mon problème... c'est le moment de partir. Comment vais-je faire pour partir? Comment vais-je accepter mon départ? C'est très égoïste. Je me dis: je suis en train de partir pour Montréal, est-ce que je ne devrais pas en profiter pour dire: "Ben, cette fois-ci, c'est moi qui le dis." Ce n'est pas une presse stupide qui racontait que je faisais mes adieux quand ce n'était pas vrai. Est-ce que je vais me dire: "Tas peut-être encore une chance, peut-être l'année prochaine..." C'est ce qui me travaille en ce moment. Ce ne sont pas les adieux, c'est le départ.*»

Mais encore une fois, c'est à la sortie du studio qu'Aznavour a vraiment lâché le morceau. Monique en est encore émue. «*Il m'a dit à brûle-pourpoint: "Si c'était à refaire, je n'aurais pas quitté Montréal. Je serais resté au Québec."*

Collaborateur du Devoir

MÉDIAS

Des clichés sur les aînés

L'opposition a sorti le gourdin contre le blanchon automatisé du ministre Yves Bolduc cette semaine à l'Assemblée nationale et les médias ont vite rapporté la controverse. Normal. Cette histoire de robot antidépresseur a permis encore une fois de concentrer les habituels clichés âgistes sur les coûts réputés exorbitants de l'entretien des vieux, décrits par euphémisme comme des «personnes du troisième âge».

STÉPHANE BAILLARGEON

«*La question de l'âgisme est tout aussi "dangereuse" que la question du racisme ou du sexisme*, dit Martine Lagacé, professeure agrégée du Département de communication de l'Université d'Ottawa, sans commenter précisément cette histoire de tous ces bébés phoques. *Sauf qu'on parle très peu de cette forme d'exclusion. L'âgisme est même très souvent toléré dans notre société et dans les médias.*»

Le débat sur le toutou à 6000 \$ portait sur les ressources allouées aux soins «pour les aînés». Le ministre de la Santé a expliqué les vertus thérapeutiques d'un toutou bébé phoque que ses fonctionnaires sont en train d'expérimenter dans les centres d'hébergement et de soins de longue durée (CHSLD).

«*Les personnes âgées réagissent aux émotions et sont capables d'avoir des émotions avec ça*», a proposé le docteur en chef. Peine perdue. L'opposition a continué à décrier le manque de ressources pour s'assurer «que les bains soient donnés et que les repas soient mangeables [...] au lieu de faire appel à des clowns».

La professeure Lagacé s'intéresse à la discrimination envers les personnes âgées et aux rapports intergénérationnels depuis son doctorat en psycho sociale (1997) qui analysait l'impact des stéréotypes sur des fonctionnaires fédéraux en retraite anticipée. Avec ses collègues psychologues, médiateurs ou économistes, depuis quinze ans, elle scrute les clichés colportés dans la société et au travail en particulier.

L'espérance de vie s'allonge et les stéréotypes s'étendent. Les clichés sur les vieux renversent ceux sur les jeunes. La vieillesse est technophobe, la jeunesse, technophile. Les travailleurs de plus de 45-50 ans sont blasés, improductifs, conservateurs, tandis que les moins de 40-45 ans se révèlent motivés, dynamiques, progressistes. Et puis, les vieux sont laids et les jeunes sont beaux, évidemment.

Ces lieux communs ont des effets très pernecieux. «*La présence de stéréotypes âgistes en milieu de travail ou auprès des retraités a un impact psychologique important*, poursuit la spécialiste

te. *Les clichés affectent leur santé psychologique et leur estime. Ils poussent aussi des travailleurs à la retraite.*»

Tout ça a un énorme coût socioéconomique qu'un collègue de Mme Lagacé est en train de mesurer au Canada. Reste la cause, ou à tout le moins «des véhicules de transmission» de ces images déformantes, qu'une première analyse médiatique pionnière vient de cerner. Des études ultérieures s'intéresseront à d'autres paroles publiques, les discours politiques et médicaux notamment.

La professeure a concentré l'enquête pionnière sur *La Presse* et *The Globe and Mail*. Un premier recensement a permis de choisir un peu plus de mille articles publiés pendant certaines semaines de 2000, de 2005 et de 2009. Un second tri a ramené l'échantillon à 120 textes, soit 60 pour chacun des grands quotidiens, tous soumis à une fine analyse de contenu considérant chaque fois les thèmes abordés, la longueur de l'article, le ton général ou le vocabulaire dans ce monde où les euphémismes abondent: seniors, elders, aînés... «*Le mot soigné cache une vision négative*», résume la chercheuse qui a présenté une version préliminaire de son enquête à l'Observatoire Vieillessement et Société le mois dernier.

Vrai négatif, faux positif

Et alors, quelles sont les grandes conclusions? «*Quand la presse canadienne parle du vieillissement, elle en parle de manière très polarisée*, résume la chercheuse. *D'un côté, on en parle de manière négative en répétant que c'est une mauvaise affaire de vieillir, un poids lourd pour la société. Dans cette vision, les personnes âgées sont des victimes et elles exigent des soins sans rien donner en retour. D'un autre côté, les médias en parlent avec des exemples exceptionnels, en louangeant tel monsieur de 85 ans capable de nager sept kilomètres, ce qui renforce au fond le cliché du vieux habituellement incapable, y compris pour les autres personnes âgées.*»

Le traitement médiatique oscille entre le vrai négatif et le faux positif. «*Ce langage polarisé ne correspond pas à la réalité du vieillisse-*

ment, poursuit Mme Lagacé. *Les faux positifs créent de l'âgisme dans la génération des personnes âgées. Le discours négatif qui décrit les personnes âgées comme des gens séniles dans le besoin crée un âgisme intergénérationnel.*»

Les exégètes des médias n'ont pas vu de différence notable entre les deux journaux. Le *Globe* comme *La Presse* traitent d'ailleurs le plus souvent la vieillesse sous l'angle économique, ce qui accentue la perspective utilitaire, pour ne pas dire néolibérale.

«*Le Globe se concentre plus sur la démographie, le tsunami gris qui s'en vient. La Presse s'attarde plus à la retraite, demande sans cesse combien ça va coûter d'entretenir les retraités. Ce discours sous-tend que la personne âgée n'est plus productive au sens économique et néolibéral. On oublie toute sa présence sociale.*»

A peine une douzaine d'articles portaient sur les rapports intergénérationnels positifs. Douze sur cent vingt...

Autre constat: les vieilles femmes n'existent presque pas dans le corpus. Cette double norme discriminatoire corrobore des études antérieures sur l'absence des femmes âgées à la télé.

Reste à savoir si les médias créent les clichés ou les reproduisent. Martine Lagacé pense que les deux possibilités ne s'excluent pas. Les journalistes semblent méconnaître la réalité des personnes âgées et tombent vite dans les redites et les poncifs.

«*Dans La Presse, les CHSLD sont presque toujours présentés comme des mourirs. Il y a une part de vérité. Mais il y a aussi de beaux endroits et de belles histoires à raconter*», dit la professeure, qui recommande aux médias de faire de la vieillesse une spécialité, comme l'éducation ou la danse contemporaine.

«*Le vieillissement de la population, ce n'est pas qu'une mauvaise nouvelle*, conclut Martine Lagacé. *La preuve: le Japon traite très bien ses personnes âgées et c'est une société moderne et beaucoup plus vieillissante que la nôtre. Seulement, au Japon, les croyances autour du vieillissement sont beaucoup plus positives, revalorisantes pour le travailleur vieillissant et les personnes aînées.*»

Le Devoir

ESPACE GO

UNE VIE POUR DEUX

LA CHAIR ET AUTRES FRAGMENTS DE L'AMOUR

D'APRÈS LE ROMAN DE MARIE CARDINAL

UNE PRODUCTION D'ESPACE GO

du 24 AVRIL

au 19 MAI 2012

TEXTE D'EVELYNE DE LA CHENELIÈRE + AVEC JEAN-FRANÇOIS CASABONNE + VIOLETTE CHAUVEAU + EVELYNE DE LA CHENELIÈRE

MISE EN SCÈNE D'ALICE RONFARD

THÉÂTRE ESPACE GO
4890, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
BILLETTERIE : 514 845-4890 ESPACEGO.COM

COOPÉRATION Québec, Conseil des Arts de Canada, Hydro Québec, transat, PARTENAIRE DE BABON

PHOTO CARL LESSARD — CONCEPTION COUETTE

CULTURE

Théâtre jeunes publics

Méli'môme

MICHEL BÉLAIR

Reims — J'ai été complètement soufflé au moins trois ou quatre fois depuis que l'on s'est parlé mardi dernier. D'abord par deux spectacles exceptionnels qui repoussent littéralement les frontières assignées au théâtre pour jeunes publics.

Commençons par le *En corps* de Laurent Dupont, un spectacle incandescent que l'on aura l'occasion de voir au Québec à Coups de théâtre cet automne. C'est en fait une sorte de tornade dont on sort le soufflé coupé, galvanisé par une orgie de couleurs, de musique et de mouvement sur fond de corrida et de jeux d'enfant. *En corps* est une salve permanente dans laquelle les enfants (dès 4 ans!) se voient proposer une histoire qu'ils doivent inventer puisqu'on ne leur donne sur scène que des points de repère. Une fresque tourbillonnante reposant chaque instant sur le brio des trois comédiens.

On pourrait parler aussi du décor, d'une extrême simplicité, qui suggère tous les espaces de jeux possibles avec ses rideaux rouges et ses arcanes, ou encore de la figure du taureau, qui catalyse rapidement l'attention des spectateurs...

Avec *L'été où le ciel s'est renversé*, présenté à l'Opéra de Reims, Eve Ledig et son équipe du Fil rouge ont choisi de s'attaquer à un public plus âgé, les 10 ans et plus. Ici aussi l'audace et l'intensité sont au rendez-vous. Dans le très beau texte de Claudine Gallea d'abord — fruit d'une résidence d'écriture au Québec —, qui raconte l'éclatement d'un groupe de jeunes adolescents en parallèle avec... l'explosion qu'est chaque fois l'envoi des milliers d'œies du cap Tourmente. Mais il faut surtout voir l'audace dans le rythme et le dé-

pouillement volontaire avec lequel Eve Ledig et Jef Benignus racontent cette histoire d'appel à l'absolu et au dépassement.

Cinq comédiens-chanteurs nous font suivre un parcours ambigu où il est question de cette forme d'exil que l'on ressent parfois lorsque l'on pense à son enfance. Grâce à une direction d'acteurs d'une grande précision, Ledig amène le spectateur, jeune ou non, à se sentir rapidement enveloppé par ce récit.

Sur un tout autre registre, le festival m'aura permis de voir le plus réussi de tous les spectacles pour bébés jamais conçus au Québec: *Édredon*, de la compagnie Les Incomplètes.

On nous y raconte une histoire toute simple, comme il se doit: celle de l'éveil et de la prise de conscience de l'Autre et de l'Extérieur à soi. Sans mots. Plutôt à l'aide de musiques, d'images et d'objets familiers, à l'aide aussi d'une magnifique bande vidéo et surtout d'une présence physique très généreuse des deux comédiennes, Laurence P. Lafaille et Audrey Marchand. *Édredon*, que l'on pourra revoir dans quelques semaines au festival Petits bonheurs (Montréal, Laval, Trois-Rivières), a vraiment tout ce qu'il faut pour connaître une belle carrière internationale.

Les bébés étaient gâtés cette année au festival: sept spectacles sur 25, tous de très haut niveau. Comme ce *Globulus* présenté en fin de parcours. Ce petit bijou signé Laurence Salvadori, qui est aussi l'auteur de la scéno absolument remarquable de la production, fait la preuve de la richesse du créneau «danse pour bébés». Et *Globulus* ferait le bonheur de bien des enfants d'un an chez nous...

Le Devoir

Notre journaliste est à Reims à l'invitation du festival Méli'môme.

Entrevue avec Annie Ranger

Jeune femme en colère

De *Dissidents* à *Je pense à Yu*, le théâtre montréalais semble s'être donné le mot, depuis un mois, pour aborder l'engagement politique. Dans la «vraie vie» aussi, nos rues sont envahies par les contestataires à pancartes, d'abord les indignés du mouvement Occupy, et maintenant les étudiants. Le fond de l'air est à la protestation.

MARIE LABRECQUE

Ironiquement, quand elle a pris la plume, il y a quatre ans, pour écrire *L'effet du temps sur Matèvina*, Annie Ranger était plutôt motivée par notre inertie. Mais la création demande du temps: elle a été rattrapée par l'actualité. *«J'ai commencé à écrire par accumulation de colère. Je trouvais qu'au Québec, on ne sortait pas dans la rue. Là, je suis un peu bousculée parce que mon spectacle parle des sommets économiques, du type G20, et de manifestants qui frappent un mur... Mais avec ce qui arrive, c'est sûr que les spectateurs vont être touchés autrement par la pièce. Je ne veux pas non plus avoir l'air opportuniste.»*

L'auteure s'inquiète un peu que son texte paraisse trop collé sur l'actualité, et que ça vienne en brouiller l'interprétation. Or, campée dans un ailleurs inventé, la petite île de Matèvina, cette fable dystopique vise une situation mondiale.

Avec ce deuxième texte, après *La cadette*, Annie Ranger passe de l'intime au social, mais en traitant toujours le même thème: le sacrifice de soi.

Infiltrer le système

La production du Théâtre I.N.K., petite compagnie qu'elle codirige avec Marilyn Perreault, met en scène de jeunes révolutionnaires qui tentent de renverser un gouvernement jugé totalitaire. Devant l'échec de leurs manifestations, la sœur de l'un d'eux leur propose de se dévouer pour infiltrer le système. Quel est le meilleur moyen d'atteindre un idéal? Par la révolution ou en jouant le jeu politique?

La pièce, dit son auteure,



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR
Avec *L'effet du temps sur Matèvina*, Annie Ranger passe de l'intime au social, mais en traitant toujours le même thème: le sacrifice de soi.

rend hommage à ces manifestants qui prennent la peine de sortir dans la rue. *«On nous donne beaucoup la parole, sur les blogues, sur Internet. Et j'ai l'impression que c'est nuisible, au fond, parce qu'on se satisfait de ça, on se satisfait d'aller signer une pétition. On va se contenter d'écrire quelque chose sur Facebook au lieu de manifester vraiment notre colère. Mais qu'est-ce que ça donne? Est-ce que les choses changent?»*

L'artiste, qui estime qu'il «faut frapper sur tous les fronts», voue autant d'admiration aux politiciens qui défendent des idées. *«Ils ne font pas un job facile. Mais passer par la politique, faire du lobbying, c'est long.»* Et le risque, c'est de perdre la foi en cours de route.

L'aventure collective des Écuries a beaucoup nourri la réflexion d'Annie Ranger. Ce nouveau lieu utopique qu'I.N.K. dirige avec six compagnies de la relève, aura pris des années de consultation, de comités de bénévoles, et sa concrétisation est restée longtemps incertaine. *«Je me questionnais beaucoup sur mon implication: pourquoi je fais ça? On est en train de s'endormir, parce que c'est long, créer ces projets-là...»* Même si le rêve a abouti, elle s'interroge

toujours sur la difficulté d'entretenir la flamme.

L'engagement de la jeunesse

L'engagement serait-il la prérogative de la jeunesse, alors qu'avec le temps, le confort s'installe? *«À 20 ans, on est porté par cette impression d'appartenir à un groupe. Après, il y a la maison, les REER...»* Elle-même très engagée — notamment à Culture Montréal —, la comédienne craint de perdre cette ferveur, tellement c'est exigeant. *«Être toujours au front peut épuiser. Comme si c'était une maladie: moi, je vais m'en occuper! Le personnage de ma pièce s'engage, en fait, afin de faire partie de la gang, mais aussi par amour. Moi, je pense que, si je suis engagée, c'est parce que je fais du théâtre, qui est un acte collectif.»*

Sous ses dehors rieurs, on découvre une jeune femme indignée par «tellement de choses», dont le gouvernement conservateur (*«J'ai l'impression que je ne suis pas dans le bon pays»*). *«Ce spectacle est pour moi comme une soupe de tout ce qui m'ébranle. Je trouve qu'on devrait réagir beaucoup plus fort à ce qui se passe.»* Et sans prôner la violence, elle dit pouvoir comprendre qu'on se radicalise, «parce que

parfois je suis tellement en colère, toute seule dans mon salon, que j'aurais le goût, moi aussi, de briser une vitrine. Mais je suis sage.»

Fonction de l'Histoire

À travers l'univers de Matèvina, l'auteure met aussi en question la fonction de l'Histoire. *«Qu'est-ce qu'on retient de notre passé? Faudrait-il toujours faire table rase? Et ce qu'on retient de l'Histoire reste de l'interprétation; alors, on peut en faire ce qu'on veut, la manipuler pour amener les gens à penser comme nous...»*

Dans la représentation du «capitalisme qui nous envahit» comme dans celle des personnages de révolutionnaires romantiques, elle dit être «allée à fond dans ces clichés», qu'elle assume. La mise au monde de cette fable ne manque pas de défis. *«Comment faire une manifestation avec cinq comédiens?»*, lance-t-elle en rigolant. Une chorégraphe a été appelée en renfort.

Car la dramaturge s'est engagée à un niveau supplémentaire en signant ici sa première mise en scène. *«Il y a peu de femmes qui font de la mise en scène, constate-t-elle. En théâtre, comme en politique, pour accéder au pouvoir, il faut se le donner, le prendre. Alors, c'est un peu dans ce contexte que je me suis lancée. En réponse à ma pièce, finalement.»*

Annie Ranger précise de plus qu'elle ne se «considère pas comme une auteure, mais comme une créatrice. Le texte est presque de l'ordre de la création collective. J'aime être en salle de répétitions avec les comédiens, et qu'on construise quelque chose ensemble. Je suis vraiment une fille de collectif. C'est là où je me sens le mieux.»

Même si ça prend du temps...

Collaboratrice du Devoir

■ Le Théâtre I.N.K. organise aussi une projection gratuite du film d'Hugo Latulippe *République: un abécédaire populaire*, le 14 avril, suivie d'une discussion avec Dominic Champagne, et une table ronde le 18.

L'EFFET DU TEMPS SUR MATÈVINA

Texte et mise en scène d'Annie Ranger
Du 10 au 28 avril, aux Écuries

OMNIBUS
Le corps | du théâtre

Jab barNa ck!

Sus aux bons sentiments !
Foin de la bonne conscience !

27 MARS » 21 AVRIL 2012
de **JEAN ASSELIN** et **RÉAL BOSSÉ**

avec SYLVIE MOREAU » MARIE LEFEBVRE » AUDREY BERGERON » ANNE SABOURIN
» GUILLAUME CHOUINARD » BRYAN MORNEAU » SACHA OUELLETTE-DEGUIRE
Scénographie et costumes SOPHIE BOURGEOIS assistée de SARAH SLOAN Lumières MATHIEU MARCIL Son ÉRIC FORGET

BILLETTERIE 514.521.4191
Tarifs : Régulier 29 \$, Étudiant 22 \$

Omnibus, 1945, rue Fullum, Montréal, ☎ Frontenac **www.mimeomnibus.qc.ca**

Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts
LE DEVOIR

Je pense à Yu
texte
Carole Fréchette
Mise en scène
Marie Gignac
du
3 au 28 avril 2012
Une création du Centre du
Théâtre d'Aujourd'hui
direction artistique
Marie-Thérèse Fortin

avec
Marie Brassard
Marie-Christine Lê-Huu
Jean-François Pichette

collaborateurs
Stéphanie Capistran-Lalonde
Jessie Mill
Jean Bard
Cynthia Saint-Gelais
André Rioux
Philippe Brault
David Leclerc
Loïc Lacroix Hoy
Suzanne Trépanier

informations et réservations
3900, rue Saint-Denis, Montréal QC H2W 2M2
514-282-3900 www.theatreaujourd'hui.qc.ca/yy

partenaires de saison
Hydro Québec LE DEVOIR BMO Groupe financier
Conseil des arts et des lettres Québec
Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

CULTURE



MICHEL CAVALCA

Dix ans après avoir offert *Dix versions* au public montréalais, Käfig revient fouler les planches du Québec avec deux pièces portées par des danseurs brésiliens, *Correia* et *Agwa*.

Tempête autour d'un verre d'eau

Käfig insuffle à son hip-hop contemporain les saveurs du Brésil

FRÉDÉRIQUE DOYON

Käfig signifie «cage» en arabe et en allemand. Le chorégraphe français Mourad Merzouki en a fait, en 1996, le nom de sa compagnie de hip-hop contemporain, par refus de s'enfermer dans un style.

Dix ans après avoir offert *Dix versions* au public montréalais, Käfig revient fouler les planches du Québec avec deux pièces portées par des danseurs brésiliens, *Correia* et *Agwa*.

Déjà, en 2001, Merzouki faisait figure de jeune génie. Il révolutionnait le langage du hip-hop en le confrontant à d'autres esthétiques. Déjà, en 2002, on le questionnait sur la perte possible de l'essence du hip-hop en portant à la scène cette forme née de la révolte, dans les rues des ghettos noirs américains.

Dix ans plus tard, sa reconnaissance n'a cessé de croître. Ultime preuve que sa philosophie sied bien à son art et à son époque.

«*Si les choses ont évolué comme elles l'ont fait, c'est que le hip-hop et ceux qui le pratiquent ont su prendre des risques et le mélanger avec d'autres formes artistiques, ce qui donne des rendez-vous inattendus, surprenants, estime Mourad Merzouki, en entrevue téléphonique depuis la France. C'est ce qui fait bouger cette danse encore jeune. Si elle était restée dans la rue, elle serait aux oubliettes.*»

Artiste associé à Montpellier Danse, il y présentera bientôt *Yo Gee Ti*, production franco-taïwanaise tout juste dévoilée à Taïwan, ainsi qu'une nouvelle création, *Käfig Brésil*. Il dirige depuis 2009 le Centre chorégraphique de Créteil et du Val-de-Marne, près de Paris, en plus de mener la destinée d'un lieu dédié à la danse, Pôle Pik, qu'il a fondé la même année en banlieue de Lyon.

Mais Mourad Merzouki est loin d'avoir coupé les ponts avec les origines du hip-hop, qui demeurent au cœur de son travail créatif. En témoigne son engagement auprès des jeunes interprètes brésiliens d'*Agwa* et de *Correia*. Entre le chorégraphe et ces danseurs bruts, spontanés, formés dans les rues des favelas, bien loin des académies et des conservatoires de danse, le lien s'est vite scellé.

«*Ils m'ont séduit par leur manière de s'exprimer, confie-t-il. Pour eux, danser est une façon d'exister, de sortir des grandes difficultés de leur quotidien. Ça m'a touché parce que, finalement, j'ai connu la même chose — à une autre échelle, bien sûr — à un moment où je me rendais compte que la danse me permettait de trouver ma place dans la société française.*»

Né de parents maghrébins en banlieue de Lyon, Mourad Merzouki fréquente le cirque, le karaté et la boxe dès l'âge de sept ans. Il bascule dans la danse en découvrant le hip-hop à 15 ans. Rapidement, il s'essaie à la chorégraphie avec son comparse Kader Attou tout en se frottant à l'esthétique contemporaine des chorégraphes Joseph Nadj et Jean-François Duroure.

Son premier spectacle, *Käfig*, donne le ton: un danseur hip-hop confronte un danseur contemporain. En plus de consacrer aussi le nom de sa compagnie et un soutien indéfectible de Guy Dar-

met, alors directeur artistique de la Maison de la danse et de la Biennale de la danse à Lyon.

L'eau et la course

C'est d'ailleurs à l'instigation de Guy Darnet, amant de Rio, que Mourad Merzouki va à la rencontre des jeunes cariocas. De là naissent *Agwa*, sur le thème de l'eau, en 2008, puis *Correia* en 2010, qui signifie «course».

«*L'idée était de travailler sur un thème auquel ils sont tous sensibles, en l'occurrence l'eau*», explique le chorégraphe. Faut-il rappeler que certaines favelas de Rio n'ont ni eau courante ni électricité? «*En plus, comme danseurs, le rapport à l'eau est important, tant ils en consomment.*»

Cet ancrage dans la réalité carioca ira jusqu'à teinter la scénographie si simple et géniale composée, «*faute de moyens*», d'une foule de gobelets de plastique remplis d'eau.

«*Là-bas, on n'avait pas de studio, ou très rarement*, raconte-t-il. *J'ai trouvé l'idée des gobelets en plastique très bien parce que c'est léger et qu'on peut en mettre 300 dans une valise...*»

Correia reflète un autre aspect du quotidien à Rio, dont les habitants peuvent passer des heures dans les transports pour se rendre d'un point A à un point B. Et le thème rejoint en même temps le reste du monde actuel, qui tourne à vitesse grand V.

«*On vit dans un monde où, pour exister un petit peu, il faut courir. Et encore plus au Brésil. Quand ils*

[les danseurs] *venaient aux répétitions, c'étaient pour eux deux heures de transport, matin et soir.*»

En campant ses pièces autour de l'eau et de la course, Mourad Merzouki aura évité de sombrer dans les clichés brésiliens du foot et du carnaval. Mais il aura surtout permis à des jeunes de se trouver un boulot et une passion, puisque la bande continue de faire tourner le spectacle autour du monde. «*Tous vivent de la danse, ce qui est assez exceptionnel.*» Bref, c'est tout une tempête autour d'un verre d'eau.

Et Mourad Merzouki retrouvera sa bande au festival Montpellier pour *Käfig Brésil*. Faute de temps, il a plutôt invité quatre chorégraphes français et brésiliens, en hip-hop et en contemporain, à créer chacun une courte pièce pour le groupe de danseurs.

Il venait d'ailleurs d'en parler aux médias français quand *Le Devoir* l'a joint par téléphone, au sortir d'une conférence de presse, aléas du succès que l'artiste à la voix un peu timide a encore du mal à gérer. «*C'est un exercice pas simple quand on est danseur ou chorégraphe, parce qu'on s'exprime mieux avec le corps qu'avec les mots.*» Ce qu'on verra sur scène dès cette semaine.

Le Devoir

■ *Agwa* et *Correia*, le 10 avril au Grand Théâtre de Québec et du 12 au 14 avril au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts.

AILLEURS ICI
MONTREAL, ARTS INTERCULTURELS

Du Mexique
Compañía DanAE-Danza y Arte Escénico
PROJET JUNTOS

Apariciones
Chorégraphie : Paloma Martínez

« Une œuvre hypnotisante » El Informador

10 ET 11 AVRIL
Également au programme :
Au Bord de l'Os, Compagnie Désuète (France)

BILLETTERIE 514 982- 3386
m-a-i.qc.ca

maï

Montréal

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

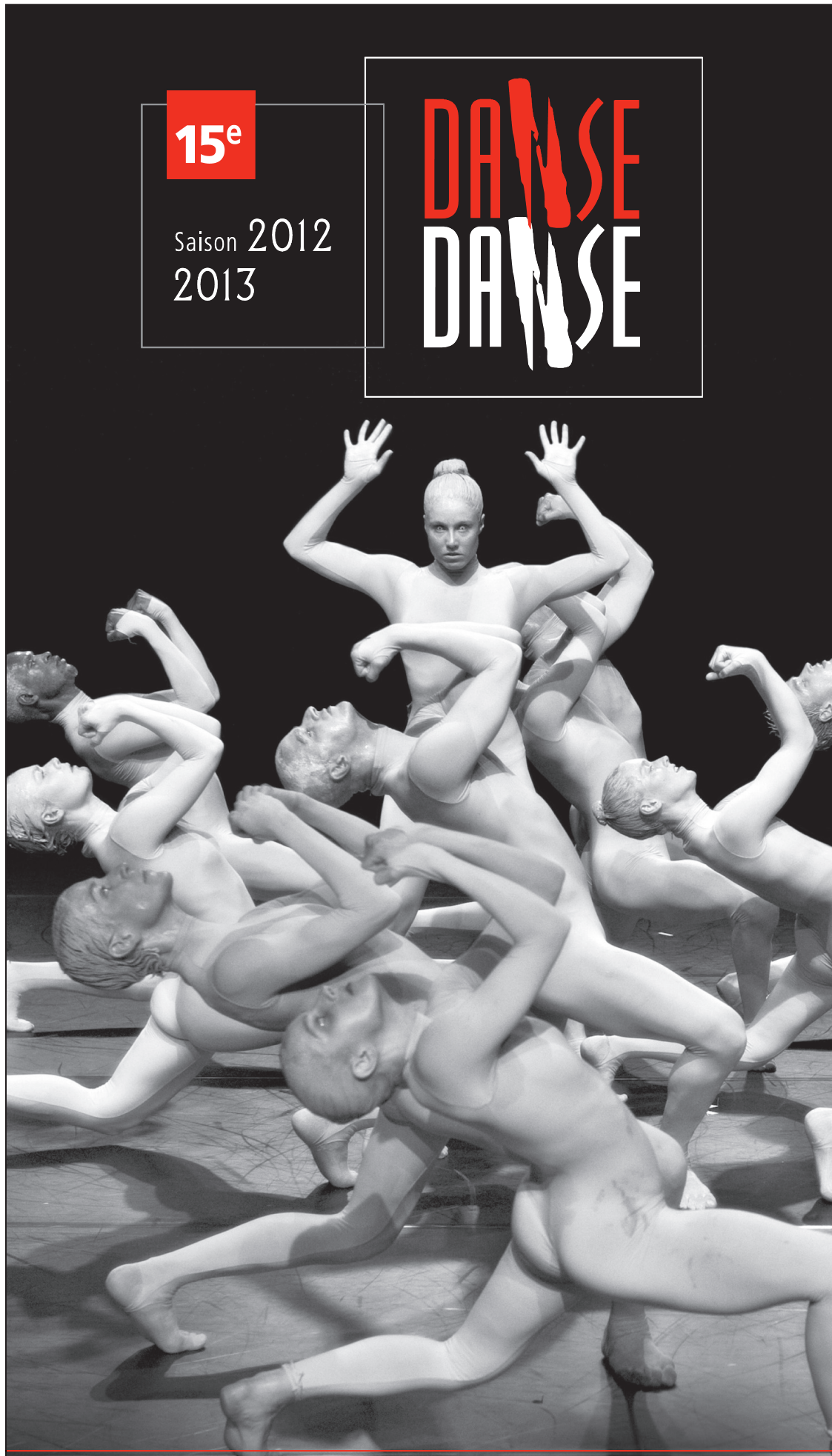
Conseil québécois des arts et des lettres

Québec

Conseil des Arts de la Région de Montréal

LE DEVOIR

© Auguste Alban



15^e
Saison 2012
2013

DANSE
DANSE

En coprésentation avec Place des Arts

■ Québec
BJM - LES BALLETS JAZZ DE MONTRÉAL
Programme 40^e anniversaire
27. 28. 29 SEPT. 2012
Théâtre Maisonneuve

■ Royaume-Uni
HOFESH SHECHTER COMPANY
Political Mother
1. 2. 3 NOV. 2012
Théâtre Maisonneuve

■ Québec
GROUPE D'ARTGRAVEL ARTGROUP
Création
7. 8. 9. 10. 14. 15. 16. 17 NOV. 2012
Cinquième Salle

■ Québec
JOSÉ NAVAS / COMPAGNIE FLAK
Diptych
13. 14 NOV. 2012
Théâtre Maisonneuve

En coprésentation avec Place des Arts

■ États-Unis + Canada
ASZURE BARTON & ARTISTS
Busk + Project XII
16. 17 NOV. 2012
Théâtre Maisonneuve

■ Chine
TAO DANCE THEATER
4 + 2
27. 28. 29. 30. NOV. 1. DÉC. 2012
Théâtre Maisonneuve

■ Québec
LA OTRA ORILLA
Création
16. 17. 18. 19. 23. 24. 25. 26 JAN. 2013
Cinquième Salle

■ Norvège
CARTE BLANCHE
Corps de Walk
28 FÉV. 1. 2 MARS 2013
Théâtre Maisonneuve

En coprésentation avec Place des Arts

■ Pays-Bas
T.R.A.S.H.
+ *Enchanted Room*
T1Bernadette
5. 6. 7. 8. 9 MARS 2013
Cinquième Salle

■ Québec
FONDATION DE DANSE MARGIE GILLIS
The Light Between
26. 27. 28. 29. 30 MARS 2013
Cinquième Salle

■ Espagne
MARÍA PAGÉS COMPAÑIA
Autoretrato
4. 5. 6 AVR. 2013
Salle Wilfrid-Pelletier

■ Québec
SINHA DANSE / CONSTANTINOPE
Sunya
17. 18. 19. 20. 24. 25. 26. 27 AVR. 2013
Cinquième Salle

Abonnement flexible et économique - jusqu'à 30 % de réduction

JE M'ABONNE
514 842.2112 ■ 1 866 842.2112

www.dansedanse.net

CULTURE



DARE TO CARE

Né de jams amicaux dans un parc, faits sans autres ambitions que d’avoir du plaisir, Canailles a rapidement trouvé des oreilles curieuses, jusque dans les petites salles et les bars montréalais.

Canailles – Manger du bois

Un arrière-goût de Louisiane dans ta poutine

PHILIPPE PAPINEAU

De sa naissance, il y a à peine deux ans, jusqu’à aujourd’hui, la formation Canailles a couru dans les marches de l’industrie avec dans les bras sa musique bluegrass, cajun et folk de party. Les huit musiciens du groupe lancent mardi *Manger du bois*, un premier disque vibrant qui nous plonge dans le bayou et la sauce brune. La Louisiane dans ta poutine? La belle vie!

Canailles, c’est un peu la version francophone de Lake of Stew, ou les cousins rebelles et bruyants de Caloon Saloon, de Bernard Adamus et de Lisa LeBlanc. Ça grince, ça craque, ça crie et ça croque. Imaginez réunis un accordéon, une contrebasse, un banjo, une mandoline, une planche à laver, une guitare, une batterie, et plein de voix en chœur, dont celle magnétique de Daphnée Brissette.

«*La voix de Daphnée? C’est comme celle d’une matante qui aurait fumé de l’hélium!*», lance au bout du fil le joueur de mandoline Erik Evans. *C’est une voix particulière, je n’avais jamais vraiment entendu ça. Elle a un peu de Wanda Jackson. Sa voix est mille fois plus chargée d’émotions que celle d’autres qui ont une grosse formation en chant.*»

Né de jams amicaux dans un parc, faits sans autres ambitions que d’avoir du plaisir, Canailles a rapidement trouvé des oreilles curieuses, jusque dans les petites salles et les bars montréalais. Le groupe s’est entre autres rendu en finale des Francouvertes l’année dernière, en plus de jouer aux FrancoFolies de Montréal.

«*Avant, certains d’entre nous étaient dans Druken Sailors, où on reprenait des standards américains du bluegrass, du blues. Sinon, on a tous “pogné” notre style*

ensemble, en même temps, explique Erik Evans. *Dan [Tremblay] commençait à jouer du banjo, notre contrebassiste Antoine [Tardif] jouait pour la première fois sur cet instrument, moi, je n’avais jamais gratté de mandoline non plus. On s’est mis à s’intéresser plus aux zydecos, à une musique cajun. Les filles sont allées en Louisiane et sont revenues avec un bagage d’influences aussi. On a défini notre son en faisant un mix de plein d’influences. On aime bien se comparer à une grosse poutine!»*

L’apport de Socalled

Pour enregistrer *Manger du bois*, Canailles a demandé au

de Canailles sur scène. On sent les instruments vibrer, on entend les frottements des cordes sur les manches.

«Frapper un mur»

Si Canailles déborde d’énergie, les chansons du groupe sont étonnamment sombres. Il y a de la rouille ici, de la petite misère là, des lendemains dont on se sauve, de la fatigue, des murs contre lesquels on se pète la gueule. Sur *Dans mon litte*, un air endiable, Canailles chante: «*Additionne les peines, soustrais le fun, multiplie les échecs / divise ton temps, ton cœur, ton âme pis divise tes chèques / J’té dis qu’la vie c’est quand même ben frette.*»

«On parle pas mal du côté sombre de notre quotidien», avoue Evans. *On a des chansons de party, des histoires d’amour, mais*

c’est rarement les bons côtés de ça qui en sortent. On ne dira pas non à des tounes heureuses, mais y’a personne dans le groupe qui est une couleur primaire, on est tous le mélange de pleins de vécu.» Parfois on touche du bois, parfois on se fait des échardes...

Le Devoir

MANGER DU BOIS

Canailles
Grosse Boîte / Sélect
En magasin mardi. En spectacle le 12 avril à Chicoutimi, le 13 à Québec et le 19 à Montréal.

► **ledevoir.com**

Écoutez l’extrait sonore dans la section **culture/musique** du site du Devoir

SÉRIE DE LA PLACE DES ARTS

DAME NATURE AUX RYTHMES DE LA MÉDITERRANÉE

Sons et Brioches – Présenté par la Place des Arts et Vision Diversité

Musique 3 ans et +	15 AVRIL 11 h – Piano noble
------------------------------	---------------------------------------

Le printemps est là et Dame Nature revit grâce aux airs de la Méditerranée de Gabi Macaluso ! Musique, chanson, conte et animation pour mieux protéger la nature et y faire bien attention !

PROGRAMMATION COMPLÈTE
PDAJUNIOR.COM

FONDATION DE LA PLACE DES ARTS

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

“ Adishatz / Adieu, un tour de chant génial, décavé qui illustre les fins de nuit qui dérapent dans des brumes de matins blêmes.”
— Les Inrockuptibles, France

3 SOIRS SEULEMENT À NE PAS MANQUER !

11 AU 13 AVRIL

ADISHATZ / ADIEU (FRANCE)

de et avec **JONATHAN CAPDEVIELLE**

USINE-C.COM / BILLETTERIE 514.521.4493 / ADMISSION.COM

QUEBECOR

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

CHORUS VIRENS

Patrimoine canadien

Canada Heritage

INSTITUT FRANÇAIS

PENNY PLAIN
SPECTACLE EN ANGLAIS (14 ANS +)
DU 12 AU 21 AVRIL

« L’art de raconter est tellement inspiré que l’on oublie souvent que Ronnie Burkett, l’un des marionnettistes les plus doués de la planète [...] est celui qui tire sur les fils. Bourrée d’intelligence, d’humour et d’humanité, Penny Plain est une pièce quasiment parfaite. »
(Bob Clark, Calgary Herald)

RONNIE BURKETT
THEATRE OF MARIONETTES

LA PROGRAMMATION DE LA CINQUIÈME SALLE EST PRÉSENTÉE GRÂCE À L’APPUI DE LA FONDATION DE LA PLACE DES ARTS

PRÉSENTÉ PAR

EN COLLABORATION AVEC

FACEBOOK.CA/CINQUIEMESALLE
laplacedesarts.com
514.842.2112

Place des Arts Québec

CIQUÈRE DU MINOT

MUSIQUE CLASSIQUE

Cinq opéras au printemps

CHRISTOPHE HUSS

Bien que la saison des diffusions au cinéma des opéras du Met tire à sa fin, l’industrie de la conserve vidéomusicale nous offre quelques bonheurs printaniers. On voit donc débouler à l’envi telle nouvelle *Carmen*, telle nouvelle *Traviata* ou la ixième excellente production des *Noces de Figaro*. Devant cette accumulation inutile, voici donc cinq suggestions.

Rossini: Le comte Ory (Virgin). Virgin nous offre ce titre en DVD «normal» plutôt qu’en Blu-ray, ce qui ne manque pas d’étonner quand on sait que l’idée de haute définition est partie intégrante du concept de «live in HD» du Metropolitan Opera. Mais le contenu est exceptionnel: *Le comte Ory* de Rossini est un opéra très drôle auquel un trio de choc — Juan Diego Florez, Diana Damrau et Joyce DiDonato! — donne encore plus de saveur. Au temps des croisades, le comte Ory, très porté sur les femmes, use de stratagèmes pour se rapprocher de la comtesse Adèle. Le comique du spectacle repose surtout sur les déguisements du comte (en ermite au premier acte et en bonne sœur au second). Troisième réussite au Met du metteur en scène Bartlett Sher, venu de Broadway, après *Le barbier de Séville* et *Les contes d’Hoffmann*. Maurizio Benini, dans la fosse, se montre grand rossinien et le reste du plateau est impressionnant, avec la basse Michele Pertusi et le baryton français Stéphane Degout. La nervosité de la réalisation visuelle est à déplorer.

Mozart: La flûte enchantée (Opus Arte). Filmée à la Scala de Milan en 2011, cette version de l’opéra de Mozart mise en scène par le Sud-Africain William Kentridge a été vue dans diverses capitales européennes. La situation de cet opéra est très étrange. On peut le voir comme un conte (version Benno Besson), une métaphore philosophique (Jonathan Miller) ou se rapprocher des personnages (Peter Brook à Paris et Québec). Kentridge est un peu au confluent de tout cela et bascule d’un univers à l’autre à l’aide de projections monochromes. Le spectacle est captivant, car, comme dans le *Ring* de Lepage, la technologie est au service de la narration. Excellente distribution de chanteurs peu connus (sauf Genia Kühmeier en Pamina), avec un Sarastro (Günther Groissböck) manquant hélas de relief et de profondeur. Roland Böer dirige le tout avec un flair stylistique.

Donizetti: Anna Bolena (DG). Nous avons vu sur les écrans l’Anna Bolena d’Anna Netrebko au Met. Quelques mois auparavant, la soprano russe interprétait ce rôle à Vienne et avait pour partenaire-adversaire la mezzo Elina Garanca. La production de la Wiener Staatsoper est mise en scène par Eric Génovèse, de la Comédie-Française, dans un cadre traditionnel mais pas surchargé. En fait, le spectateur trouve ici tous

ses repères, d’autant que la mise en images a été confiée au *primus inter pares* Brian Large, qui, contrairement à ses «confrères» du Met, parvient à capter l’atmosphère du spectacle, les costumes somptueux, le rythme de la partition et la précision de l’action théâtrale. Le défi majeur pour l’debrando D’Arcangelo de s’imposer en roi cruel face à ses deux partenaires féminines est relevé avec brio. Evelino Pidò, un grand chef lyrique, fait sortir de l’orchestre viennois des sonorités moelleuses à souhait. Un *must*.

Giordano: Andrea Chénier (CMajor). En marge des représentations d’opéras dans les lieux traditionnels, l’été est propice à des propositions à grand déploiement. On connaît évidemment les Arènes de Vérone. On a aussi vu en DVD les pantalonnades du Festival de St. Margarethen, avec éléphants vivants dans *Aïda*. De tous ces festivals, celui de Bregenz, en Autriche, au bord du lac de Constance, se démarque nettement. Dans les meilleures productions de Bregenz, le grandiose du cadre visuel sert la narration. C’est le cas dans cette version de référence, en vidéo, de l’opéra *André Chénier* d’Umberto Giordano, qui a pour cadre la Révolution française. Le scénographe David Fielding a eu l’idée (géniale) d’un décor géant inspiré de *La mort de Marat* du peintre Jacques Louis David. Le metteur en scène Keith Warner peut jouer autour des yeux, de la bouche et même de l’intérieur du crâne de Marat, alors que la Mort, rôde partout avec sa faux, même sur le lac, en bateau. L’intelligence de la mise en scène et l’utilisation du décor (quel tableau final!) accrochent le spectateur dans cet opéra dirigé avec fermeté par Ulf Schirmer. L’amplification ne vient jamais se mettre en chemin du naturel musical. Très bonne distribution, là aussi.

Rossini: Armida (Decca). Tout frais sorti et arrivé dans les bacs des disquaires, voici un autre opéra de Rossini: cette *Armida* qui finissait la saison dernière des retransmissions en direct du Met. Le spectacle, lu au premier degré par Mary Zimmerman, mais joliment coloré, exploitait surtout l’image de Renée Fleming chantant Rossini. Mais la vraie prouesse fut de mettre sur la scène pas moins de six ténors rossiniens de haut calibre, avec en tête Lawrence Brownlee en Rinaldo et Barry Banks en Carlo. C’est là du grand luxe new-yorkais, puisque en général les rôles sont groupés de manière à ne faire appel qu’à trois ou quatre chanteurs. Malgré l’adéquation simplement correcte de Fleming au répertoire rossinien, cette parution a retenu notre attention car les exemples d’opéras «sérieux» de Rossini sont rares et que l’ouvrage, coûteux à monter, ne connaîtra pas de sitôt une version concurrente. On appelait cela jadis une «version d’attente». Elle n’est en rien déshonorante.

Le Devoir

DE VISU



GALERIE FOFA

Sans titre (23 décembre 1982) de Donigan Cumming, tiré de la série «La Réalité et le dessin dans la photographie documentaire», partie 1, 1986, photographie noir et blanc.



GALERIE FOFA

Montage: **Séjour** (2005) de Matthieu Brouillard, tiré de la série *Les Cadavres anticipés*, 2007, photographie noir et blanc, et **Sans titre** (22 juillet 1988) de Donigan Cumming, photographie noir et blanc.

Corps, misère humaine, et stéréovision

COMING THROUGH
THE FOG

LES RENCONTRES DE MATTHIEU BROUILLARD
ET DE DONIGAN CUMMING

Galerie FOFA
1455, boulevard De Maisonneuve Ouest – EV 1-715
Jusqu'au 20 avril

MARIE-ÈVE CHARRON

Aux premiers abords, l'exposition *Coming Through the Fog* ne laisse pas deviner qu'elle réunit deux artistes de générations différentes. Elle présente, sans les départager, les photographies de Matthieu Brouillard et de Donigan Cumming, qui ont en commun de photographier des corps éplorés et vieillissants. Sans perdre de vue que cette exposition peut permettre au plus jeune, Brouillard, de profiter du prestige du plus vieux, Cumming, il reste que cette rencontre a été décidée par les deux artistes qui, de ce fait, avec le concours de la jeune commissaire Erin Silver, abordent leur travail sur un pied d'égalité.

L'exposition invite les visiteurs à en faire de même en plaçant les photos de l'un et de l'autre dans un ordre qui cherche à créer les rapprochements. Il faut d'ailleurs consulter un cartable pour connaître l'auteur de chacune des œuvres. Évidemment, quiconque connaît le travail de Cumming et de Brouillard saura en reconnaître et en distinguer les signatures. L'intérêt ici consiste surtout à rendre visibles deux univers qui gagnent mutuellement à se rencontrer, quitte à mettre de côté la production qui les aurait éloignés, par exemple les vidéos de Cumming, plus narratives.

Corps marginaux

La production de Cumming faisant partie de l'exposition est constituée des photos des années 1980-1990, des portraits de vieux et de pauvres captés dans leur misère et souvent dans leur nudité la plus crue. La précision technique des photographies vient souligner l'environnement de ces personnes, qui témoigne de conditions de vie difficiles, l'artiste ayant jeté son dévolu sur les exclus de la société et les gens de milieux défavorisés. La critique a souvent relevé la posture ambiguë qui sous-tend ces images dont on peine à dire si elles sont obscènes ou salvatrices pour les modèles s'étant prêtés au jeu.

Les images de Cumming, en partie fondées sur la tradition documentaire, rendent visibles des figures de la marginalité qui permettent de reconsidérer la normativité sociale. Elles découlent d'abord d'une rencontre et d'une fréquentation du photographe avec des personnes réelles, dans leur propre monde, à qui il a demandé de poser. D'après les mises en scène captées par Cumming, les modèles ont eu une conscience aiguë de la pose et ont ainsi participé à l'affirmation de leur identité par la projection de leur image.

Ces personnes, dont la mémorable Nettie Harris, s'exposent sans inhibition, prenant visiblement un plaisir à montrer ce qui les différencie, même si cela implique de verser dans le grotesque. La part de fiction engagée par ce jeu semble la clé d'une appropriation personnelle, d'une révélation à soi et à autrui. Devant ces images, on peut aussi penser que la démarche de Cumming a quelque chose de malsain et d'opportuniste. En tous les cas, par leur façon d'embrasser la laideur, elles suscitent l'inconfort, ce que les photos de Matthieu Brouillard font également.

Brouillard s'adonne principalement à la photo et expose son travail depuis le début des années 2000. Son imagerie verse plus volontiers dans la fiction en campant ses personnages dans des sites qui ne sont pas nécessairement les leurs et en exploitant davantage la mise en scène. On le perçoit dans la composition d'une série d'images prises dans un sous-sol de béton et de terre où les personnages, parfois nus, s'efforcent de s'extirper de la ferraille. La souffrance se lit dans l'expression des visages de ces humains que l'artiste a choisi de traiter sur un mode dramatique par des jeux d'éclairage et de scénographie.

Moins portées à dresser le portrait d'individus, les images de Brouillard semblent aborder plus généralement un état de la condition humaine. Les corps se vautrent au sol, résistent péniblement à une force obscure, comme s'ils étaient des pénitents dont la faute ne pourrait jamais être réparée. De manière lointaine, les œuvres de Brouillard évoquent l'iconographie chrétienne de l'enfer et de ses profondeurs. Malgré la misère réelle qu'elles décrivent et leur crudité, les photos de Cumming font moins dans l'appesantissement, parce que les situations créées par l'artiste sont aussi clairement façonnées par les modèles.

Les deux corpus se retrouvent néanmoins sur plusieurs points, dont le principal est de rendre visibles des figures de la marginalité et de l'exclusion incarnées par des personnes réelles ou évoquées de manière générique. Il est par ailleurs bon de revoir ce travail de Cumming, dont la force d'impact ne s'est pas atténuée avec le temps. En recourant à des moyens théâtraux, les images de Brouillard réinvestissent quant à elles par la fiction une réalité autrement imperceptible pour l'objectif de la caméra.

Cette exposition, qui couronne la rencontre de deux artistes et de leur univers respectif, concorde également avec une publication réalisée en coproduction par la galerie FOFA et Sagamie, centre d'artistes en art actuel à Alma. Elle fait une large place aux images, reproduites en grande dimension, et présente les analyses de la commissaire Erin Silver et du théoricien de l'art Eduardo Ralickas.

Collaboratrice du Devoir

Livres d'or, paroles d'argent

REVUS

Galerie B-312, 372, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 403
Jusqu'au 28 avril.

JÉRÔME DELGADO

La galerie B-312 poursuit son retour sur vingt ans de diffusion avec une exposition dont le matériau est imposé. Un précieux matériau en fait: les livres d'or, ceux dans lesquels les gens sont invités à laisser leurs commentaires, expo après expo. Cinq artistes — Mathieu Beauséjour, Clément de Gaulejac, Aude Moreau, David K. Ross, Karen Elaine Spencer — ont été invités à travailler à partir des douze livres d'or de la galerie.

Dans *Revus*, sixième expo de la programmation anniversaire «Marquer le temps», le livre, et par conséquent les mots, est au cœur des projets. Si le livre bénéficie d'une présence très physique, concrète et littéraire, les mots, en revanche, apparaissent de manière presque indirecte, voire évanescente. S'ils proviennent de la même source — la galerie B-312 —, il faut constater que les résultats sont d'une teneur différente.

Mathieu Beauséjour, par exemple, a pris une photo en plongée des douze livres d'or disposés en rond, tels les indicateurs d'une horloge. Sans surprise, d'ailleurs, l'œuvre *Cadran* reprend le motif du soleil qui occupe l'artiste depuis un certain temps. De son côté, David K. Ross réunit dans *Gravures* les dernières pages de chaque cahier, d'où surgissent, comme des fantômes, les empreintes des commentaires laissés dans le reste du volume.

Les différents projets ont été conçus pour souligner «le passage du temps, ce qui traverse, ce qui reste, ce qui s'affirme», comme l'indique le texte de présentation de «Marquer le temps». Dans cette perspective, le livre d'or semble être l'objet idéal: il conserve non seulement des souvenirs des œuvres exposées, mais aussi des traces de leur impact.

Deux propositions, sur les six rassemblées, se démarquent pour aller au-delà du principe que le contenant est d'abord un objet visible et le contenu, un élément secret.

David K. Ross s'intéresse à l'univers en marge de la diffusion proprement dite. Dans le passé, il s'est penché sur les réserves du Musée d'art de Joliette ou sur les

boîtes de transport d'œuvres dans le cadre de deux séries photographiques. Ses *Gravures* décollent de la même démarche. Une deuxième œuvre, réalisée pour cette occasion, est plus étonnante. L'artiste propose un recyclage sage. Il a récupéré les pages vierges des livres d'or. Il les a reliées dans ce qui est devenu pour l'occasion le «nouveau livre d'or» de la galerie, celui dans lequel les visiteurs peuvent déjà inscrire leurs commentaires.

L'objet, destiné à être un marqueur historique comme les douze qui l'ont précédé, s'avère des plus discrets. Malgré son volume et le côté baroque dû à la diversité de ses pages, il ne dévie pas de la fonction habituelle, d'autant qu'il est placé à l'endroit convenu, soit à l'entrée de la galerie. L'intervention de l'artiste, de l'ordre de l'infiltration, est des plus réussies.

Karen Spencer fait également dans l'infiltration. Sa proposition appelle cependant à la revendication sociale, d'autant plus que, comme à son habitude, l'œuvre est destinée à s'insérer dans l'espace public. L'artiste s'est déplacée dans la rue munie de ses pancartes-œuvres.

Elle aussi a trié les livres d'or. Contrairement à Ross,

elle en a extrait du contenu, soit quelques phrases adressées à l'intention des artistes. Spencer les a recyclées, les a rendues publiques, les a mises à la disposition de la collectivité. Son subterfuge est fort simple: remplacer les prénoms des destinataires par ceux de quatre chefs politiques.

«*Pauline, j'ai de la misère à croire où tu peux aller chercher toutes ces idées.*», lit-on sur l'un des écriteaux de la série «*Pauline, Amir, François, Jean*». Un autre est encore plus dissonant et ouvert aux interprétations: «*Hey Jean, la prochaine fois, tu m'enverras une invitation.*»

L'art de Karen Spencer s'inscrit dans des pratiques furtives, dans le domaine de l'art action, discipline ancrée dans le social et le politique. Les paroles des autres, exprimées dans un contexte intime, elle les détourne depuis 2008 pour leur donner une dimension publique. C'est sa manière de donner voix à chacun, de valoriser chaque «je».

Dans le contexte où la participation aux élections et à la vie démocratique tend à baisser, l'astuce apparaît comme une note d'espoir. Cynique, certes: on s'exprime avec joie sur les réseaux so-

ciaux, mais est-on prêt à descendre dans la rue? Sauf pour la mobilisation étudiante actuelle, difficile de l'affirmer. Si l'exposition *Revus* rend à ses livres tout

l'or qui leur revient, c'est bien parce qu'elle accorde de la valeur aux paroles qu'ils contiennent.

Collaborateur du Devoir

gilles BOISVERT
J'ai les bleus !

GALERIE BERNARD
3926, rue Saint-Denis, Montréal
T.: 514.277.0770
www.galeriebernard.ca

QUÉBEC - 22 avril
Mode et apparence dans l'art québécois

GATINEAU - 28 avril
Art et sacré : exposition **Dieu(x)**

MONTRÉAL - 6 mai - **conférence**
Cooperstown, la ville, le musée
le *Glimmerglass Opera Festival*...

www.lesbeauxdetours.com
514 352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

CINÉMA

Injustice pour tous

Les vérités crues du code d’honneur

THE FORGIVENESS OF BLOOD
Réalisation: Joshua Marston. Scénario: Joshua Marston, Andamion Murataj. Avec Tristan Halilaj, Sindi Lacej, Refet Abazi. Image: Rob Hardy. Montage: Malcolm Jamieson. Musique: Leonardo Heiblum, Jacobo Lieberman. États-Unis–Danemark–Italie–Albanie, 2010, 109 min. V.o. avec sous-titres anglais.

ANDRÉ LAVOIE

Dans le documentaire *Payback*, Jennifer Baichwal évoque les effets dévastateurs du *kanun*, un code pénal datant du XV^e siècle et qui permet l’application du principe «œil pour œil, dent pour dent». Dans les régions montagneuses du nord de l’Albanie, ce code persiste toujours, et la cinéaste en montrait les subtils ravages sur les communautés locales, en particulier entre voisins querelleurs. L’Américain Joshua Marston a planté sa caméra dans la même région. Dans *The Forgiveness of Blood*, le *kanun* constitue aussi un enjeu dramatique important, et d’autres éléments culturels sont puisés à même le quotidien de ces Albanais en porte-à-faux entre la paysannerie et la modernité bruyante des téléphones dits intelligents. Tout un contraste avec ces décors bucoliques, comme figés dans un âge lointain, alors que la jeunesse rêve de voyage, de projets d’affaires, d’évasion. C’est ce gigantesque malentendu que Joshua Marston illustre dans une approche qui pourrait évoquer celle du documentaire tant ses interprètes semblent faire corps



La trame de *The Forgiveness of Blood* s’inspire du *kanun*, un code pénal datant du XV^e siècle et qui permet l’application du principe «œil pour œil, dent pour dent». Dans les régions montagneuses du nord de l’Albanie, ce code persiste toujours.

avec le paysage, pour la plupart des non-professionnels. Ils doivent d’ailleurs savoir de quoi il retourne lorsqu’un homme décide de se bagarrer avec un voisin pour une histoire de route bloquée, et de détour inutile, rancunes parfois entretenues sur plus d’une génération. Lorsque l’irréparable survient, qu’il y a mort d’homme, l’un des coupables décide de prendre la fuite plutôt que de mourir à son tour,

forçant sa famille à la réclusion, autre châtiment prévu par le *kanun*. Pour Kik (Tristan Halilaj), un adolescent accro aux textos rêvant d’ouvrir un café Internet et d’aller s’établir à Londres, cet enfermement devient vite un enfer. Le quotidien n’est guère plus reluisant pour sa jeune sœur Rudina (Sindi Lacej), forcée de livrer le pain à des clients qui ne veulent pas commercer avec ces brebis galeuses.

Les prémisses du geste fatal sont bien exposées, mais le cinéaste et le scénariste albanais Andamion Murataj ont sciemment choisi de ne rien montrer de l’événement sanglant, préférant illustrer l’onde de choc qu’il crée dans l’entourage familial. À cela s’ajoute une volonté manifeste d’épouser la langueur de ce milieu où les nouvelles technologies apparaissent comme une intrusion, sauf pour les jeunes qui les brandissent com-

me d’autres des drapeaux. Après *Maria Full of Grace*, un portrait captivant d’une autre jeune victime innocente, cette fois des barons de la drogue en Colombie, un nouveau coup de cœur était forcément attendu. Même si l’on retrouve ici une certaine cohérence dans la démarche, dont ce désir louable de plonger dans des mondes qui sont totalement étrangers à ce Californien d’origine, l’exercice

n’arrive ni à captiver ni à émouvoir. Se tenant à distance respectable de ses protagonistes, n’insufflant jamais cette habile tension dramatique qui faisait la force et la grandeur de son film précédent, *The Forgiveness of Blood* décrit une situation inéquitable, voire absurde, mais suscite rarement un profond et durable sentiment d’indignation.

Collaborateur du Devoir

ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN
YANNICK NÉZET-SÉGUIN

Desjardins
PARTENAIRE EN 2012

ABONNEZ-VOUS

13

2012

À partir de 124 \$

orchestremetropolitain.com

514 598-0870

Conseil des arts et des lettres Québec

ONC 2012

Conseil des arts Canada/Conseil des arts

Canada

Patrimoine Canada

Canadian Heritage

Montréal

LE DEVOIR

LES MONUMENTALES

SAISON 2012

11

avril

20 h

Stefie Shock

Gaële

Yves Labonté / Lucas Paris

Un refuge pour la chanson.
Philippe Renaud, La Presse.
Une ambiance détendue qui séduit le public.
Marie-Josée Roy, Agence QMI

Au Monument-National
(Scène Financière Sun Life)
1182, boulevard Saint-Laurent,
Montréal.
Billetterie : 514 871-2224
sans frais : 1 866 844-2172
www.monumentnational.com

Suivez-nous sur

f

monumentnational

FONDATION SOCAN FOUNDATION

Productions de l'onde

Présenté en collaboration avec

Financière Sun Life

Fables de La Breuvior

Théâtre musical de Danielle Palardy Roger

dans le cadre de Série Hommage: Ana Sokolovic

Danielle Palardy Roger | direction, textes, musiques
Alexandrine Agostini | Gabriel Dharmoo | voix
Isaiah Ceccarelli | Catherine Meunier | Corinne René | percussions
Émilie B-Beaulieu | Lévy Bourbonnais | Angela Rassenti | concepteurs

JEUDI 12 VENDREDI 13 AVRIL — 20H

+ SAMEDI 14 AVRIL — 16H

CONSERVATOIRE DE MUSIQUE DE MONTRÉAL

SALLE MULTIMÉDIA

4750, rue Henri-Julien, Montréal

Admission: 514-790-1245

www.supermusique.qc.ca

supermusique.qc.ca

f

t

Conseil des arts Québec

Conseil des arts Montréal

Conseil des arts Canada/Conseil des arts

Canada

Patrimoine Canada

Canadian Heritage

Montréal

LE DEVOIR

Les Filles électriques présentent

FESTIVAL PHENOMENA

Un événement ludique et poétique

DU 19 AU 26 OCTOBRE 2012

Appel de projets pour 2012 et 2013

www.festivalphenomena.com

LUNDI 9 AVRIL 19h30

MELANCHOLIA de Lars Von Trier
V.O.A. avec sous-titres français. Danemark, 2011, 135 min. Avec Kirsten Dunst, Charlotte Gainsbourg, Kiefer Sutherland, Alexander Skarsgård, Charlotte Rampling, John Hurt et Stellan Skarsgård. (G). Kirsten Dunst a remporté le PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE au Festival de Cannes 2011 pour son rôle dans ce film.

BILLETTERIE 514 495-9944
1248, AVENUE BERNARD OUEST

THEATRE OUTREMONT

pages 2 culture

Musical

CINÉMA

TAHAR MICHAEL MAHMOUD LUBNA RAHIM LONSDALE SHALABY AZABAL ★★★★★
LES HOMMES LIBRES
un film de ISMAËL FERROUKHI

À L'AFFICHE! CINÉMA BEAUBIEN 2300, Boulevard E. 721-6000 EXCÉNTRIS 514 847-2206 CINÉMA LE CLAP

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS



RATA RIVAS AGENCE FRANCE-PRESSE

Mis à part un magnifique documentaire sur Liverpool, intitulé *Of Time and the City* (2008), Terence Davies n'avait rien tourné depuis *The House of Mirth* (2000).

The Deep Blue Sea

Le retour de l'enfant de Liverpool

ANDRÉ LAVOIE

Plusieurs s'inquiétaient du silence prolongé du cinéaste anglais Terence Davies, et je comptais parmi ceux-là. Mis à part un magnifique documentaire sur Liverpool, sa ville d'origine, intitulé *Of Time and the City* (2008), il n'avait rien tourné depuis *The House of Mirth* (2000), alors que les décennies précédentes avaient été un peu plus florissantes. Il suffit de penser à *Distant Voices*, à *Still Lives* (1988) ou à *The Long*

sur *The Deep Blue Sea*, et ne l'a jamais regretté. «*Je n'avais qu'un vague souvenir de la pièce que j'avais vue avec ma mère vers l'âge de 10 ans, me dit-il au téléphone avec son suave accent british, de sa maison sur la côte anglaise. On m'a donné carte blanche et permis d'être audacieux. C'est pour cela que j'ai éliminé presque tout le premier acte, concentré dans les neuf premières minutes du film, afin de privilégier le point de vue du personnage féminin.*»

Et quel personnage! Hester

pour incarner cette héroïne tragique, digne des plus grands opéras. Leur rencontre fut toutefois guidée par le hasard. «*Pour être honnête avec vous, je ne vais pas souvent au cinéma et je n'avais aucune idée de qui était Rachel Weisz, confesse le cinéaste. Je ne regarde pas beaucoup non plus la télévision, mais un soir, j'ai attrapé la moitié d'un film avec cette actrice aux yeux magnifiques. Mon gérant a beaucoup ri quand je lui ai demandé s'il la connaissait!*» L'actrice oscarisée (pour son rôle dans

The Constant Gardener) ne fut pas longue à convaincre pour interpréter cette femme en lambeaux, à l'image d'une capitale encore pleine des cicatrices de la guerre, et que le cinéaste illustre ici avec sa

grande sensibilité et un doigté exemplaire.

La puissance mélodramatique de *The Deep Blue Sea*, autre film de Davies où la musique, dont celle de Samuel Barber, joue une grande importance, pourrait bien remettre en selle celui qui souffre de si peu filmer. Et il ne cherche pas à masquer les raisons de son éclipse partielle. «*Ce fut une longue bataille pendant des années, et je traîne encore pas mal de dettes. Nous n'avons pas une véritable industrie du cinéma en Grande-Bretagne, et c'est enco-*

re pire quand nous ne voulons pas travailler dans le mainstream. Faire des films basés sur des romans de Jane Austen avec de belles maisons de campagne et de riches aristocrates, très peu pour moi.»

Cette attitude franche ne fait pas de lui un cinéaste radical, déconnecté des réalités d'un milieu qu'il ne connaît que trop bien. «*Je suis conscient des implications financières lorsqu'il s'agit de faire un film. Mais lorsque c'est la seule préoccupation, on ne parle plus ici de cinéma. Et il faut admettre que, dans l'inconscient collectif anglais, c'est plus facile de dire non que de dire oui!*»

Collaborateur du Devoir

■ *The Deep Blue Sea* prendra l'affiche à Montréal le vendredi 13 avril.

La puissance mélodramatique de *The Deep Blue Sea*, autre film de Davies où la musique, dont celle de Samuel Barber, joue une grande importance, pourrait bien remettre en selle celui qui souffre de si peu filmer

Day Closes (1992) pour retrouver le bonheur délicat qu'il sait insuffler à son cinéma, empreint de la grisaille des années 1950.

Terence Davies n'avait pas dit son dernier mot, mais il a fallu l'appui de la fondation veillant sur l'œuvre du dramaturge anglais Terence Rattigan pour qu'il revienne à l'avant-scène, invité à choisir la pièce de son choix alors que l'on célébrait l'an dernier le 100^e anniversaire de sa naissance. Il a jeté son dévolu

Collyer, femme à la fois soumise et audacieuse, décide d'abandonner son respectable époux vieillissant pour un jeune amant plus fringant, ancien pilote de guerre encore nostalgique de ses exploits. Mais cette passion ne semble pas lui suffire, voulant commettre l'irréversible, sauvée *in extremis* par des voisins. Son geste malheureux aura sur elle et son entourage des conséquences inattendues.

Terence Davies a vu en Rachel Weisz l'actrice parfaite

me faisaient un costard sur mesure, mais confortable, comme un survêtement; un vrai cadeau, précise Omar Sy. Sur Intouchables, j'ai vraiment compris que j'étais acteur. Pas avant. Il était important que j'aie l'air du mec qui sort de prison. J'ai perdu du poids. J'ai plongé. Avec Olivier et Éric, on carbure à la confiance, et François Cluzet s'est fondu dans son personnage. Ça prend un haut niveau de conscience chez un acteur français de sa génération pour jouer un rôle pareil...»

Pour pénétrer le rôle de Philippe, prisonnier de son corps, François Cluzet s'est concentré d'abord sur des points précis. «*D'abord, il me fallait prendre possession du fauteuil roulant, explique-t-il, puis placer l'appui-tête d'une manière qui m'incommodait, afin de ne jamais me retrouver dans une zone de confort. J'ai compris ensuite qu'il fallait éviter de trop m'exprimer par des mouve-*

ments de tête, plutôt opter pour l'économie de jeu.»

Il se définit comme le clown blanc, l'adulte, alors qu'Omar Sy incarnait l'Auguste, l'enfant aux pulsions irrégulières. Cluzet évoque la force du jeu qui s'appuie sur la communication avec l'autre, et non sur le désir de performance chacun pour soi. «*Au fait, Omar Sy est un grand acteur qui a aussi du cœur. Toutes les stars ont du cœur.*»

Des Américains ont trouvé le film raciste, parce que le Noir y sert le Blanc. «*On n'a pas leur passé d'esclavage, rétorque François Cluzet, et cette lecture n'est pas la nôtre.*» Harvey Weinstein a acheté les droits de *remake* pour les États-Unis. Colin Firth (*The King's Speech*) incarnerait Philippe et Paul Feig tiendrait les rênes de la réalisation. «*Mais on a conservé un droit de regard sur le scénario, précise Olivier Nakache. On ne quitte pas le navire.*»

Le Devoir

Odile Tremblay a réalisé cette entrevue à Paris à l'invitation d'Unifrance.

L'Afrique dans la peau

CARNETS D'UN GRAND DÉTOUR

Réalisation, scénario et image: Catherine Hébert. Montage: Annie Jean. Musique: Florence Di Concilio. Canada, 2011, 94 min.

ANDRÉ LAVOIE

Elle a dans la peau tout un continent, et chaque voyage ne réussit jamais à assouvir totalement cette passion dévorante. Avec ou sans caméra, Catherine Hébert a ratissé l'Afrique dans ses recoins les plus chauds et les plus arides, moins à la recherche de paysages exotiques que de ses habitants, souvent les plus humbles ou les plus meurtris.

Cette sensibilité était déjà bien visible dans *De l'autre côté du pays* (2008), le triste constat des ravages de la guerre dans le nord de l'Ouganda sur des populations laissées à elles-mêmes dans d'immenses camps de réfugiés. On y sentait aussi la griffe de la journaliste spécialisée en questions internationales, désireuse de comprendre comment une telle crise humanitaire pouvait se dérouler dans l'indifférence quasi générale.

Sa nouvelle escapade affiche des motivations radicalement différentes, même si le facteur humain constitue toujours le cœur de sa démarche. Et c'est en marchant qu'elle se concrétise dans *Carnets d'un grand détour*, véritable pèlerinage où les difficultés du chemin de Compostelle paraissent anecdotiques en comparaison de ce voyage sur les sentiers poussiéreux du Maroc, du Sénégal et du Mali.

La cinéaste a rencontré ici un personnage encore plus téméraire qu'elle, Marc Roger, dont le «métier» n'a rien de banal: lecteur public. Ce Parisien, également attaché à ce continent de richesses et de misères, a

entrepris un long périple solitaire, un âne à ses côtés pour traîner ses livres, de Saint-Malo à Bamako, au Mali. Le point de départ correspond au lieu de repos de ses parents et le point d'arrivée, celui de sa naissance, décrit par sa mère avec une précision qui le surprendra; entre les deux, l'homme ouvre ses bouquins, et son cœur, à tous les auditoires.

C'est en partie son escapade inusitée que Catherine Hébert relate dans *Carnets d'un grand détour*, le tout avec une grande discrétion, captant les rencontres du lecteur public avec des gens simples croisés au hasard, où l'on s'échange des politesses, et parfois quelques silences complices. Jamais complètement rivée à son personnage, la cinéaste braque aussi la caméra sur son propre parcours intérieur. Elle partage avec nous les affres de la chaleur écrasante, ses regrets à l'annonce de la mort d'une amie d'autrefois, Martine-la-merveilleuse, ou encore ses questionnements jamais vraiment résolus sur ce qui la pousse à subir, par exemple, le souffle étouffant de l'armattan.

Dans la cuisine d'un petit hôtel, un employé des lieux lui explique avec franchise qu'elle est perçue comme riche à cause de la blancheur de sa peau. Argument difficile à réfuter pour celle qui affiche souvent ses scrupules à faire en sens contraire un voyage vers l'Europe ou l'Amérique que tant d'Africains entreprennent chaque année, au péril de leur vie. En un mot, pour fuir la misère. Mais la richesse de Catherine Hébert se décline d'une autre manière, porteuse des mystères d'un continent qui, après chacun de ses passages, devient un peu plus le sien.

Collaborateur du Devoir



FILMS DU 3 MARS

Une scène de *Carnets d'un grand détour*

AMITIÉ

SUITE DE LA PAGE E 1

qu'il a rencontrée. Sinon, cette amitié folle est au rendez-vous.

Français d'origine sénégalaise, Omar Sy a remporté le César du meilleur acteur avec ce rôle, coiffant au poteau Jean Dujardin dans *The Artist*. L'humoriste était déjà une immense vedette en France aux côtés de son partenaire Fred, mais il avoue qu'*Intouchables* a changé sa vie, tant sa popularité est montée en flèche et tant sa responsabilité sociale s'en est accrue. Omar Sy avait joué dans de précédents films des cinéastes, *Nos jours heureux* (2006) et *Tellement proches* (2009), sans créer l'émotion, mais leur équipe s'était soudée. «*Omar, c'est une arme de destruction massive. Sans lui, on aurait renoncé au film*», tranche Nakache.

«*En écrivant les dialogues, ils*

Cluzet se définit comme le clown blanc, l'adulte, alors qu'Omar Sy incarnait l'Auguste, l'enfant aux pulsions irrégulières

www.cinemaduparc.com
consultez notre site internet

UN GRAND ÉVÉNEMENT
LE FESTIVAL DU CINÉMA LATINO-AMÉRICAIN DE MONTRÉAL
34 FILMS À VOIR!

JIRO DREAMS OF SUSHI A SEPARATION (Derniers soirs)
Métro Place des Arts 3575 Du Parc 514-261-1900
CINÉMA DU PARC
Autobus 80 / 129

STATIONNEMENT 3 HEURES: 2\$

MIEUX EN FILM (SARAJEVO)
MEILLEUR D'OR (MELBOURNE)
PRIX DU PUBLIC (LONDRES)
MENTION SPÉCIALE DU JURY (FESTIVAL DE PORTO-ROCCO)

★ ★ ★ ★ ★
«UNE OEUVRE SIMPLE ET TOUCHANTE... UN MESSAGE D'ESPOIR... LES JEUNES INTERPRÈTES SONT PARFAITS!»

ABSOLUMENT REMARQUABLE!
MICHEL COCCOZZI (MONTREAL)

UNE BOUTEILLE DANS LA MER DE GAZA
UN FILM DE THIERRY BINISTI
D'APRÈS UNE NOUVELLE DANS LA MER DE GAZA DE VALÉRIE ZEINATTI
HAYDAR LOULOU DES LÉZARDS

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

Après l'immense succès de *Je l'aimais*

★★★★★
«... Ce film est une pure réussite portée par un remarquable éventail d'acteurs.»
- Le Parisien

No et moi

Un film de Zabou Breitman
Film-annonce et infos: www.oxafilms.com

À L'AFFICHE! CINÉMA BEAUBIEN 2300, Boulevard E. 721-6000
Ver., sam., dim., lun.: 14h45 - 19h30 - 21h45
Mar., mer.: 10h10 - 14h45 - 19h30 - 21h45, Jeu.: 10h10 - 14h45 - 21h45

PRIX DU MEILLEUR PREMIER FILM FRANÇAIS
LIONCEAU FILMS PRÉSENTE
CLOTILDE HESME GRÉGORY GADEBOIS

Angèle et Tony
un film de **ALIX DELAPORTE**

«Une ode vibrante aux gens qui tiennent debout, envers et contre tout.» — Première

DÈS LE VENDREDI 13 AVRIL!
metropolefilms.com

3^e SEMAINE au cinéma BEAUBIEN · 2^e SEMAINE au cinéma LE CLAP

«*Merci (...) pour cette fenêtre ouverte sur la vie.*» JOSÉE BLANCHETTE, LE DEVOIR

On ne mourra pas d'en parler
Un regard plein de vie sur la mort

À voir absolument si vous pensez mourir un jour
UN DOCUMENTAIRE DE VIOLETTE DANEAU

RAPIDE BLANC **umavision** **25** **WWW.LAMORT-LEFILM.COM**

CINÉMA BEAUBIEN 2300, rue Beaubien Est 514 721-6000
CINÉMA LE CLAP 2300, chemin Sainte-Foy 418 650-2527

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

CINÉMA

Bêtes de scène

Une œuvre poétique au poil

BESTIAIRE

Réalisation et scénario: Denis Côté. Image: Vincent Biron. Montage: Nicolas Roy.

ODILE TREMBLAY

Avant d'expliquer ce qu'est *Bestiaire*, autant préciser ce qu'il n'est pas: ni documentaire animalier, ni précis d'anthropomorphisme, ni cirque avec des numéros savants, ni caresse de l'humain sur bête à poils, ni fable, ni jeu de symboles astrologiques. Plutôt une œuvre poétique, irritante et insolite, portant indéniablement la griffe de Denis Côté (le tigre de *Curling*, les locaux et les objets de *Carcasses*). Un film de cinéma sans récit, qui endort certains et fascine les autres, mais se fixe à la rétine du spectateur qui accepte d'égarer ses repères, sans crier à l'imposture.

Bestiaire, lancé à Sundance, puis à Berlin, en ouverture des Rendez-vous du cinéma québécois et récemment à Cinéma du réel à Paris, n'est pas qu'une curiosité de festivals — même s'il les enchaîne à la queue leu leu.

Bestiaire
constitue
à la fois un
exercice de
style et une
tentative de
jeter un œil
objectif sur
les animaux

Il s'agit d'une œuvre pour les contemplatifs qui goûtent les surprises et les artifices en acceptant de remettre en cause leur perception du monde.

Œuvre porteuse d'angoisse, filmée sur trois saisons, à travers des bruits qui semblent l'inquiétude (surtout dans l'enclos des zèbres), *Bestiaire* constitue à la fois un exercice de style et une tentative de jeter un œil objectif, si faire se peut, sur les animaux, habituellement captés à travers la distorsion de nos projections humaines. Ici, chaque camp se regarde, humains et bêtes, à travers des barreaux, des frontières, sans communiquer vraiment.

Par des jeux de cadrage et de décadage omniprésents, le cinéaste montréalais livre une œuvre quasi cubiste, où les animaux deviennent prétextes à des

prouesses cinématographiques. Côté ne cache jamais le gars des vues derrière l'image. Et dans ce parc Safari d'Hemmingford, les bêtes (buffle, lion, hyène maintenue pour être opérée, autruche dont le gros œil ap-



Bestiaire est une œuvre porteuse d'angoisse, filmée sur trois saison. Chaque camp se regarde, humains et bêtes, à travers des barreaux, des frontières, sans communiquer vraiment.

porte une touche d'humour au documentaire, etc.) semblent n'avoir d'importance qu'à travers le plan, le bruit, le cadre posé sur elles. Pourtant, en démarrant son *Bes-*

tiaire avec des peintres animaliers et en le clôturant dans un atelier de taxidermiste aux bêtes empaillées, un cycle animal est complété. En montrant un homme sous sa

défroque de mascotte animale, une farce est mise au jour. Poils, cornes et plumes, feulements et cris, hiver et été,

vibrent et dansent, comme dans une ronde de vie.

Le Devoir



AXIA FILMS

No et moi est tiré d'un roman jeunesse de Delphine de Vigan.

Cœurs sans domicile fixe

NO ET MOI

De Zabou Breitman. Avec Julie-Marie Parmentier, Nina Rodriguez, Antonin Chalon, Zabou Breitman, Bernard Campan. Scénario: Zabou Breitman, Agnès de Sacy, d'après le roman de Delphine de Vigan. Image: Michel Amathieu. Montage: Françoise Bernard. France, 2010, 105 minutes.

MARTIN BILODEAU

Il y a une courte scène, à peu près au milieu de *No et moi*, qui résume et ramasse tous les enjeux du film de Zabou Breitman (*Se souvenir des belles choses*, *L'homme de sa vie*). Nous sommes dans la cuisine d'un appartement parisien de la classe moyenne. Une sans-abri de 19 ans (Julie-Marie Parmentier), hébergée dans la famille d'une lycéenne (Nina Rodriguez, très juste) qui a fait un travail scolaire sur le sort des SDF à partir de son témoignage, écoute la mère de cette dernière (Zabou Breitman) lui expliquer la tragédie vécue par sa famille cinq années plus tôt. Et les conséquences de cette tragédie sur sa fille, qui écoute à la porte, à son insu. Cet instant de grâce, attribuable au talent magistral de Breitman autant devant que derrière la caméra, définit la fonction de chacun des personnages et fait comprendre au spectateur, l'air de rien, le bienfait qu'apporte la jeune fille de la rue à cette mère qui, à cet instant, renaît aux yeux de sa fille.

Vous m'aurez peut-être vu venir, le reste de *No et moi* ne vole pas à cette hauteur. Cet

opus sensible mais criblé de petites faiblesses, inspiré d'un roman jeunesse de Delphine de Vigan, épouse le point de vue de Lou, enfant unique précoce qui pose sur le monde un regard empathique et généreux qu'elle semble incapable de transposer à la maison. Entre en scène Nora, No pour les intimes, qui va apporter un éclairage différent, lui donner confiance en elle et précipiter sa rébellion en compagnie d'un camarade de classe un brin voyou (Antonin Chalon).

Le personnage de No est pour ainsi dire instrumentalisé. Il sert de détonateur, de révélateur: ses problèmes d'alcool et de santé mentale actionnent les leviers du récit, sans plus. En outre, le regard que Breitman pose sur elle manque de constance et de force, et faillit à un devoir primordial: la rendre attachante.

La narration en voix hors champ, un atout dans la première partie où elle verbalise l'exposé de Lou sur le sujet de son enquête, se prolonge inexplicablement au-delà, façon journal intime. Le résultat, strictement utilitaire, est moins convaincant. D'habitude plus audacieuse sur les plans de l'écriture et de la mise en scène, Breitman a du mal à ériger un matériau qui donne très tôt son maximum, pour ensuite arpenter un plateau plat et monotone. Même les petits éclats de fantaisie, qui surgissent ici et là, paraissent ternes, comparés à la scène de grande émotion décrite plus haut.

Collaborateur du Devoir

« Attentif, le cinéma est là pour saisir, au-delà des mots et de tout cliché misérabiliste, le sens d'une communauté humaine encore vivace, la plénitude des espaces et la secrète osmose qui perdure entre les lieux de vie et leurs habitants. »
- Gérard Grubeau, 24 images

LES FILMS DU 3 MARS PRÉSENTENT UNE PRODUCTION COOP VIDÉO DE MONTREAL RÉALISATION IMAGE ET SON CATHERINE HÉBERT MONTAGE ANNE JEAN
CONCEPTION SONORE MÉLANIE GAUTHIER IMAGE BRUNO DELANGER MUSIQUE FLORENCE DI CONCILO PRODUCTION VIRGINE DUBOIS CATHERINE HÉBERT



Venez rencontrer la réalisatrice Catherine Hébert aujourd'hui et mardi prochain à 19h !
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE !

ACPAW ET LES FILMS DU 3 MARS PRÉSENTENT UN FILM DE
JEAN-CLAUDE COULBOIS
ROBERT GRAVEL

Un film tonique et décapant sur un homme doté d'une énergie hautement contagieuse.

MORT SUBITE D'UN HOMME-THÉÂTRE

Montage CATHERINE LEGAULT | Montage Sonore OLIVIER CALVERT | Musique MICHEL SMITH
Productrice NICOLE HUBERT | Productrice Exécutive BERNADETTE PAYER | Une production de L'ACPAW
www.acpaw.ca www.film.ca ©coproduction ACPAW INC. 2011

PRODUIT AVEC LA PARTICIPATION FINANCIÈRE DE SOQUE - Société de développement des entreprises culturelles - Québec - Québec - Société d'impôt cinéma et télévision - Québec SOQUEI - Conseil des arts du Canada (Fonds Régional pour le développement) - Fonds du cinéma indépendant, Canada (ICIS) - 2011 (Fonds) - Programme Aide à la Création Cinéma - Québec - Fonds pour la production cinématographique au magistère/production canadienne / Société d'aide des auteurs mult média / AVEC LA COLLABORATION DE TQS Québec Canada / Réalisé par LES FILMS DU 3 MARS

Venez rencontrer le réalisateur demain et lundi au Cinéma Beaubien !
tous les jours: 14h40
4^e SEMAINE À L'AFFICHE !

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

Benoît Magimel
Des vents contraires
un film de Jalil Lespert D'après le roman de Olivier Adam

★★★★★
«Une réussite.»
Métro

★★★★★ Le Journal du Dimanche
★★★★★ Ouest France
★★★★★ Studio Ciné Live
★★★★★ Le Parisien

★★★★★ Postif
★★★★★ Première
★★★★★ Télé 7 Jours
★★★★★ Elle

Isabelle Carré Antoine Duléry Ranyzy Bedia Bouli Lanners Marie-Ange Casta Audrey Tautou

www.azfilms.ca

À L'AFFICHE! CINÉPLEX DIVERTISSEMENT - QUARTIER LATIN CINÉMA BEAUBIEN 2395, Boulevard E. 721-6000 LE CLAP

« Une fascinante méditation... la photo de Vincent Biron est splendide. »
Martin Bilodeau, Le Devoir

« Un documentaire prenant sur notre façon de regarder les animaux... et leur façon de nous regarder. »
Lee Marshall, Screen International

Bestiaire
UN FILM DE
Denis Côté

Une présentation Metafilms nihilproductions Le Fresnoy - Studio national des arts contemporains
Production Sylvain Corbell Image Vincent Biron Son Frédéric Cloutier Montage Nicolas Roy
Conception, production, réalisation Denis Côté

SUNDANCE 62 Forum

www.film.ca - www.facebook.com/filmindistribution

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE EXC3NTRIS 514 847-2206 CINÉMA BEAUBIEN 2395, Boulevard E. 721-6000

★★★★★
« JEAN-PIERRE DARROUSSIN EST SAISSANT. »
MARC-ANDRÉ LUSSIER, LA PRESSE

JEAN-PIERRE DARROUSSIN DE BON MATIN

UN FILM DE
JEAN-MARC MOUTOUT VALÉRIE DRÉVILLE XAVIER BEAUVOIS YANNICK RENIER

LAURENT DELBEQUE, NELLY ANTIGNAC, PIERRE AUSSÉD, ALADIN REIBEL, FRANÇOIS CHATTOT, RALPH AMOISSOU

www.film.ca - www.facebook.com/filmindistribution

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE CINÉPLEX DIVERTISSEMENT - QUARTIER LATIN CINÉMA BEAUBIEN 2395, Boulevard E. 721-6000 MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE LE CLAP